MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

111

DIXIÈME ANNÉE. MARS 1963

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française..	**30 F**	**15 F**
Etranger	**40 F**	**20 F**

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé
Le numéro : **3 F**

Abonnement de soutien : 1 an : 35 F

Abonnement d'Honneur : 100 F, donnant droit à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes
« ARCADIE »
19, rue Béranger, Paris-3e
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02
au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
Timbre pour toute correspondance.
0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.
Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).
Mattachine, Mission Street, 693. San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1963 »
— Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1963. N° 382 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIXIÈME ANNÉE MARS 1963

SOMMAIRE

La confession d'un Arcadien sous la Renaissance italienne, par Roger PEYREFITTE 125

Ralph-Nicolas Chubb, par Timothy d'ARCH SMITH 137

L'affaire Vassall, par Marc DANIEL 145

Chronique Athénienne, par DEMIS 151

Nouvelles d'Italie, par Maurizio BELLOTTI 156

Le sultan d'Amour, poème de SAADI 124

Livres :

Lawrence d'Arabie, de Anthony Nutting 161

Le sacre de la nuit, de Colin Wilson 167

LE SULTAN D'AMOUR

Saadi, l'adorateur des lunes.

En persan, une lune c'est une beauté de quelque sexe qu'elle soit. Au XIIIe siècle, Mouschanif-Ed-Din, qui prit le nom de Saâdi du nom du prince Saâd, son protecteur, a laissé bien des poèmes qui témoignent de son amour pour les beaux jeunes gens.

Poussé par un désir maudit,
Un moine, laid comme un gorille,
Poursuivait un jeune et beau drille.
La nouvelle s'en répandit.
Malgré les coups et les reproches
Qu'il fut obligé d'essuyer,
Les amendes qu'il dut payer
Et maintes autres anicroches,
Ce religieux, s'exaltant
Dans son ardeur concupiscente,
Disait d'une voix gémissante
Au beau garçon qu'il aimait tant :
« — Je ne lâcherai pas ta robe
« Si tu griffes ou si tu mords!
« Et s'il faut que je me dérobe,
« Je t'emporterai chez les morts. »
Un jour en passant par la ville,
Je vis cet homme et l'entendis
Exprimer sa passion vile.
M'approchant de lui, je lui dis
Avec un regard d'indulgence :
« — Ami, qu'est-il donc arrivé
« A ta notoire intelligence
« Pour te rendre si dépravé? »
Le moine, après avoir rêvé
Répond avec mélancolie :
« — Partout où le Sultan d'Amour
« A passé, règne la folie. »
« Le bras de l'abstinence est las
« Et ne peut défaire ces lacs.

(*Voir la suite p.* 144.)

LA CONFESSION D'UN ARCADIEN

SOUS LA RENAISSANCE ITALIENNE

par

ROGER PEYREFITTE

L'antiquité avait ses contes milésiens, dont les thèmes volaient d'une rive à l'autre de la Méditerranée, comme des flèches littéraires de l'amour. Ils faisaient admirer aux races diverses, nées dans ces heureux climats, leurs propres aventures sur les chemins du plaisir.

Nous en trouvons des exemples chez Lucien de Samosate et chez Apulée; l'histoire de l'éphèbe de Pergame, perle du *Satyricon*, est peut-être « de Milet », comme, beaucoup plus tard, certaines des *Mille et une nuits*.

Les nouvellistes de la Renaissance, y compris Boccace, semblent bien avoir exploité ce fonds commun, enrichi par les siècles. J'en verrais une preuve dans deux nouvelles que publièrent, à quatre-vingts ans de distance, deux conteurs italiens : Sabadino des Arienti ou Ardenti, à la fin du XVe siècle, et Bandello, à la fin du XVIe. Elles décrivent, l'une et l'autre, la confession d'un pécheur invétéré du « péché contre nature », et m'ont paru mériter l'intérêt des lecteurs de cette revue. Il existe des traductions françaises de Bandello, mais je ne sais ce qu'elles valent; il n'en existe pas de Sabadino.

Le premier conte se situe à Bologne. Il met en scène un Florentin et un moine de Parme. On ne s'étonnera pas de la patrie et des goûts du pénitent, si l'on se rappelle ce que fut, pendant des siècles, la réputation de Florence : le président de Brosses nous la confirme au XVIIIe siècle, et j'ai fait allu-

sion, dans *Les Fils de la lumière,* aux gitons du dernier des Médicis. Mais il est juste de noter la protestation du gentilhomme de Florence, disant « qu'il y a partout des Florentins ».

Il convient d'observer que la profession de marin paraissait une circonstance aggravante. Là aussi, la renommée fut tenace, puisqu'elle a pour répondant ces vers de Voltaire dans sa comédie *La Prude :*

...Ces marins, d'ailleurs,
Ont presque tous de si vilaines mœurs.

Il est amusant de remarquer, pour la psychologie du XVe siècle, que l'amour des garçons produisait un effet plus comique que dramatique. Le confesseur cache son envie de rire; l'auditoire, à qui il narre la confession, ne peut se tenir d'éclater. Cela n'empêchait certes pas de brûler quelques coupables pour les préserver du feu éternel. Notre Florentin faillit passer un mauvais quart d'heure sous les bâtons des moines, comme le méritait la manière un peu vive dont il prétendait se faire absoudre. La morale de l'histoire est donc qu'il faut s'éloigner de la violence, encore plus que du péché.

L'auteur, Sabadino, était Bolognais et fut tour-à-tour au service du comte Bentivoglio, chef de la principale famille de Bologne, et du duc de Ferrare, à qui il dédia ses nouvelles. Je signale, en passant, que la première version de celle du Siennois Fortini, *La Fille feinte,* que j'ai traduite ici même, figure également dans le livre de Sabadino, et fait donc partie du florilège « milésien ». Au lieu de se dérouler à Sienne, cette histoire d'un joli garçon vêtu en fille qui trouble un religieux, a pour cadre Arezzo et pour victime un prieur des Augustins. Mais Fortini, comme Bandello, est plus savoureux que son prédécesseur. Les Italiens du XVIe siècle dépassent en esprit, en malice et en libertinage ceux du XVe.

On oublie généralement que Bandello était Dominicain et évêque d'Agen. Ce ne fut pas le seul Italien pourvu d'un siège épiscopal en France, à une époque où les mariages et les guerres multipliaient les échanges des deux côtés des Alpes. Il n'a pas été non plus le seul homme d'Eglise à écrire des choses peu catholiques.

Nul ne pouvait parler comme cet évêque italien du péché de sodomie. Vous admirez sa complaisance, à travers même ses reproches. Le bon moine, envoyé au chevet du pécheur endurci, est le dindon de la farce. La plaisanterie de la communion semblerait même un peu forte, si elle n'était sous la plume d'un personnage mitré. La morale enfin n'est mise là que pour sauver les apparences : si le coupable est montré du doigt, au point qu'il ne peut plus sortir dans la rue, on ne dit pas moins qu'il réchappa de sa maladie mortelle, malgré son péché et malgré son sacrilège. M. d'Agen nous semble donc mériter l'applaudissement d'Arcadie, si ce n'est de Rome.

Son récit concerne un poète nommé Porcellio, qui se disait Romain, bien qu'il fût Napolitain, et qui vivait à la cour du quatrième duc de Milan, François Sforza. Nous sommes, là encore, au milieu du XVe siècle, comme si les Italiens du XVIe, tout en se délectant du « sale vice », de l'« énorme péché », avaient tenu, pour en parler, à prendre leurs distances.

Puisque nous sommes à la cour de Milan, relevons que le troisième duc, dernier des Visconti, Philippe-Marie, aurait été digne de protéger le poète Porcellio, mieux que son gendre et successeur François Sforza. L'historien Pie-Candide Dicembre, qui fut son secrétaire, nous a fait savoir son amour « des adolescents doués d'une grande beauté et insignes par la grâce », dont il avait « institué un certain nombre pour la garde de son corps ». Il les choisissait après avoir, « sans être vu, jugé de leurs belles formes et de leur musculature lorsqu'ils jouaient à la balle ou s'exerçaient à la lutte ». Dicembre, qui écrit latin aussi purement que Tacite, n'a jamais été traduit en français, ni même en italien.

Un autre prélat, contemporain de Bandello, Paul Jove, évêque de Nocera, a relaté, lui aussi, en latin, dans les *Eloges des Hommes illustres,* l'histoire de ce Visconti. Il ne fait, du reste, que copier son prédécesseur, mais il a cru bon d'innocenter le duc du « soupçon de luxure ». Ce zèle charitable est d'autant plus touchant qu'il mérita lui-même cette épitaphe :

L'hermaphrodite Jove ici gît,
Qui fut ensemble femme et mari.

On pourrait donc lui appliquer le proverbe illustré par la nouvelle de Bandello, son collègue en épiscopat : « Le loup change de poil et non pas de vice ».

Anatole France a dit que « la morale d'un loup est de manger des agneaux, comme la morale des moutons est de manger de l'herbe ». Les agneaux d'Arcadie, l'évêque d'Agen les appelle des chevreaux, comme les Grecs. Mais nous ne sommes plus dans l'antiquité, où ces viandes trop tendres étaient licites, ni sous la Renaissance, où elles étaient généralement tolérées. Le loup d'aujourd'hui doit se mettre au vert.

ROGER PEYREFITTE.

FACÉTIES PORRETTANES

(ainsi nommées d'après le bain de Porretta à Bologne où on était censé les raconter)

par

JEAN SABADINO DES ARIENTI OU ARDENTI

citoyen de Bologne

dédiées à Hercule d'Este, duc de Ferrare

NOUVELLE XIII

Vos Magnificences doivent savoir que, lorsque j'allais à Paris, comme certains se le rappellent, je fis amitié près de Lyon, avec un Florentin, nommé Bazzo. C'est le plus agréable et le meilleur compagnon qui fut jamais. Il disait avoir servi dans la marine. Je le croirais volontiers, car il était de mœurs scandaleuses et de peu de conscience, comme beaucoup de marins. Notre amitié devint telle qu'à mon retour à Bologne, je le conduisis chez moi, et, grâce à la protection des Bentivoglio, je l'associai à notre très illustre communauté.

Quand vint le carême, temps de pureté dédié aux confessions générales, je voulus, en fidèle chrétien, lui faire observer ce précepte de l'Eglise, pour le salut de son âme que je savais chargée de péchés; il m'avait dit, en effet, ne pas s'être confessé de longtemps, peut-être même jamais. Aussi, un jour, l'emmenai-je, non sans peine, à l'église de Saint-Paul, où officient les religieux de l'Observance de François le Séraphique. Là, je le mis entre les mains d'un frère originaire de Parme, homme de bonne doctrine et de bonnes mœurs, dans la cellule de qui je le laissai agenouillé.

Parvenu au calamiteux péché de la luxure, le confesseur lui demanda s'il l'avait commis et avec quelle sorte de femme. Bazzo répondit qu'il n'avait péché avec aucune de toute sa vie. Le moine jugea incroyable, après une confession qui le faisait apparaître fort dissolu en tant de choses, qu'il eût été si abstinent en celle-ci. « Mon fils, lui dit-il, examine avec attention si tu dis la vérité ». Bazzo de répondre : « Messire, ma mémoire est excellente et je sais bien, par conséquent, que je n'ai jamais connu de femme ». Le moine dit alors : « Ta vertu est digne de grandes louanges, car tu as gardé ta chasteté au milieu du monde, alors que d'autres auraient perdu la leur même dans un ermitage ». A quoi Bazzo rétorqua : « Messire, vous cesserez de vous en étonner, si je vous dis que les femmes me dégoûtent au point que, rien qu'à les regarder, j'aie envie de vomir ». Inquiet de ces paroles, le moine demanda : « Aurais-tu de l'attrait pour l'exécrable vice contre nature? — Messire, répondit Bazzo, si je le pratique, ce n'est pas tant par plaisir que pour suivre le dicton florentin : « Quand tu veux te divertir, c'est un garçon qu'il faut choisir ». Et il raconta toutes les circonstances de ce péché, qui donnèrent au moine grande envie de rire. Mais, se retenant pour ne pas scandaliser le pécheur, il lui dit : « Ce péché est si honteux et si puant qu'il offense Dieu à l'extrême. Ainsi, mon fils, je ne peux t'en absoudre comme des autres. Demain tu reviendras à moi et, cet après-midi, j'irai chez le vicaire de l'évêque demander l'autorité nécessaire pour cette absolution ».

Alors Bazzo, qui était coléreux, s'écria de son air le plus courroucé : « Messire, il ne sera pas dit que je vous aie confessé mes péchés et que je n'en sois pas absous. Vous ne partirez pas d'ici sans l'avoir fait; sinon, par la barbe de saint Pierre qui tient les clefs du ciel, je vous pèle la tonsure du crâne avec cette lame ». Ce disant, il dégaîna un poignard

qu'il avait au côté. Le moine ne fut pas médiocrement effrayé à la vue de ce poignard brandi par un homme robuste. Après s'être consulté dans le secret de son âme, il dit à Bazzo, en homme sage : « Mon fils, la confession exige de la patience et de l'humilité. Attends-moi donc un peu, que j'aille à la bibliothèque chercher dans le livre de pénitence la détermination des saints docteurs, et puisse t'absoudre de ce grand péché ». Bazzo s'étant apaisé à ces paroles, le moine sortit de la cellule, appela trois de ses confrères, jeunes et gaillards, et leur dit l'insolence de cet homme. Il ajouta qu'il paraissait bon de lui infliger le châtiment des ânes, et ses confrères furent du même avis. Armés de gros bâtons, ils se tinrent près de la porte de la cellule où était Bazzo. Celui-ci ayant ouvert quand on frappa, le confesseur lui dit : « Viens, car j'ai trouvé la façon de t'absoudre ». Lui, voyant les moines bâtons en mains, et devinant ce qui arriverait s'il ne filait doux, se recommanda à leur pitié, les bras en croix. Après lui avoir fait de dures admonestations et de vifs reproches, ils le chassèrent en lui disant : « Homme diabolique, les coups de bâton te conviendraient mieux comme pénitence que les Pater ».

Bazzo parti, le moine de Parme s'amusa de cette aventure, autant qu'il avait eu peur. Ensuite frère Robert, prince des sermonnaires, prêchant dans notre magnifique église de Saint-Pétrone, où il y avait une admirable assistance, parla de la confession et raconta cette histoire, qui fit rire tout le monde.

Elle fit rire aussi toute notre compagnie, mes très dignes seigneurs, et en particulier les gentilshommes florentins qui étaient là, surtout le chevalier Vespucci, splendeur de la patrie florentine, qui dit au narrateur : « Gentilhomme, vous avez indiscrètement mordu notre nation, en faisant croire qu'elle est seule éprise de très honteux égarements, sur la foi d'un faux dicton, car aujourd'hui il y a partout des Florentins ».

A cette riposte, chacun se mit à rire.

NOUVELLES

de

MATHIEU BANDELLO

citoyen de Castelnuovo-Scriavia,
évêque d'Agen

PREMIERE PARTIE — NOUVELLE VI

Au très valeureux seigneur
le seigneur
César Fieramosca,
lieutenant du très illustre seigneur
Prosper Colonna.

Sachez donc que François Sforza, le conquérant du duché de Milan, fut sans aucun doute, dans l'art de la guerre, comparable aux plus grands capitaines de la Rome antique. Bien qu'il ne fût pas très lettré, pour avoir, dès son extrême jeunesse, guerroyé avec son père, l'invincible capitaine Sforza Attendulo, il aimait toujours les savants, de quelque sorte qu'ils fussent, et les paya grassement. Parmi ceux-ci, il entretint, à Milan et ailleurs, le poète Porcellio qui, quoique né et élevé à Naples, voulait être dit le Romain. C'était un assez bon poète pour ces temps-là, où les bonnes lettres, qui avaient été ensevelies tant de siècles, recommençaient à briller. Si vous voulez juger de ses œuvres, vous n'avez qu'à aller à l'ancien palais du comte Gaspard Vimercati et vous verrez, dans les salles et les chambres, sous diverses peintures, des épigrammes qui prouvent la diversité de son esprit. Malheureusement l'éloquence de sa Muse ne cachait pas l'énormité de ses vices.

Parmi tous ceux qu'il accumulait, l'un des plus marquants était son goût exclusif de la tendre chair du chevreau. Cependant, pour corriger sa réputation, et encouragé par le duc François, il épousa une veuve de vingt-huit ans, qui avait quelque bien. Celle-ci s'aperçut vite qu'il n'aimait pas

se chausser au large, mais espérant qu'il changerait d'habitude, elle s'en tirait comme elle pouvait. Elle priait Dieu chaque jour d'éclairer son mari et de l'arracher à un péché aussi abominable.

Or, voilà qu'il tomba gravement malade et désespéra les médecins, ayant perdu le sommeil et l'appétit. Il avait près de soixante-dix ans et sa faiblesse était grande. Ce que voyant, sa femme tenta, par mille raisons, de l'induire à se confesser. Il l'écoutait, mais refusait ensuite. Certaine de n'arriver à rien, elle supplia très humblement le duc François de daigner envoyer, pour l'amour de Dieu, une personne d'autorité qui persuaderait Porcellio de penser au salut de son âme, afin de ne pas mourir comme un chien, sans les sacrements de l'Eglise. Le duc, ayant entendu la supplication de la digne épouse, manda au couvent des Grâces, que les religieux de Saint-Dominique venaient de bâtir, appeler le père Jacques de Sesto, vieillard d'une vie édifiante, et l'informa de ce qu'il voulait. Le saint homme se rendit immédiatement à la maison de Porcellio.

Une fois arrivé, il dit à la femme qu'il venait, par commission du prince, visiter et confesser son mari. Elle lui fit une très grande révérence, l'invita à s'asseoir et l'informa pleinement de la vie atroce de Porcellio, en lui demandant, les larmes aux yeux, de faire l'impossible pour sa conversion. Le saint moine fronça les sourcils, assez mécontent d'avoir été chargé d'une telle affaire. Mais il promit de ne pas s'épargner pour faire son devoir.

Désireux de gagner une âme qui, selon ce que disait la femme, était aux mains du diable, il entra dans la chambre du mourant et dit: «La paix de Dieu soit sur cette maison et sur tous ceux qui s'y trouvent!». Puis il s'approcha du lit et salua Porcellio, qui parut très fâché de le voir. Ils se mirent à raisonner, et le saint frère lui fit entendre comme quoi l'excellentissime seigneur duc l'envoyait et pour quelle raison. Il lui dit ensuite beaucoup de bonnes paroles, en l'exhortant avec adresse à se confesser, et il ajouta que, si l'heure lui convenait, il était prêt à l'écouter. Porcellio, après avoir remercié le duc de sa bonté et le moine de sa fatigue, dit qu'il se confesserait volontiers. Alors, sur-le-champ, les autres personnes présentes étant sorties, le frère commença, en très grande diligence, son pieux office, et, venant au péché de la chair, lui demanda modestement s'il n'avait jamais péché contre nature. A cette

question, Porcellio prit un air offensé, pour regarder le père avec stupeur et lui dire : « Messire, vous me demandez là une chose bien étrange. Comment osez-vous ? Je n'ai jamais de ma vie péché contre nature ». Le moine, honteux de lui avoir posé cette question, dépêcha l'interrogatoire, vit que Porcellio n'avait plus rien à dire et lui donna la pénitence convenable, avec l'absolution, convaincu que la bonne épouse était dans l'erreur. Avant son départ, il lui fit une admonestation, et lui dit : « Messire Porcellio, je viendrai demain vous visiter, et, si vous vous souvenez de quelque autre chose, je vous entendrai; puis, on ordonnera au curé de votre paroisse de vous porter le saint sacrement de l'eucharistie, afin qu'ayant pris le viatique salutaire, vous soyez en état de répondre à l'appel de notre rédempteur, messire Jésus-Christ, dans les mains duquel résident votre vie et votre mort. — Comme il vous plaira, répondit Porcellio; je ferai ce que vous me demanderez ». Le bon père le bénit du signe de la croix et quitta la chambre.

Quand la femme l'aperçut, elle alla à sa rencontre et s'enquit si son mari était déterminé à ne plus pécher contre nature. A quoi le saint moine répondit humainement : « Madame, vous devez savoir que tout ce que nous entendons en confesse de qui que ce soit, ou sain ou malade, nous en faisons notre dû et il n'appartient à personne de vouloir connaître ce que nous dit le pénitent. A nous ensuite, qui sommes députés par nos supérieurs pour entendre les confessions, il est défendu de souffler mot, de quelque manière que ce soit, d'aucune chose qui nous ait été dite. Car, si nous révélions la confession, nous mériterions la mort. Mais cependant, je veux bien et puis vous dire que vous êtes dans une très grande erreur en croyant certaines choses de votre mari. Dieu soit loué! Il n'a pas du tout ce sale vice que vous m'avez dit, et dont il est même très éloigné ». Alors la bonne femme, qui savait bien son fait, se mit à pleurer et dit : « Mon cher père bien-aimé, je ne suis pas du tout dans l'erreur et je ne me trompe pas du tout, mais mon misérable homme de mari se trompe lui-même et a honte de confesser cet énorme péché. Fiez-vous à moi, qui le sais bien. Il est plus enveloppé dedans qu'un poussin dans l'étoupe. Revenez à lui, mon père, et reparlez-lui, de grâce, et ne prenez pas garde à ses dénégations, car je vous assure qu'il vous a dit un mensonge. — Bien, Madame, dit le bon frère. Je reviendrai demain matin pour le faire communier, et, s'il en est

se chausser au large, mais espérant qu'il changerait d'habitude, elle s'en tirait comme elle pouvait. Elle priait Dieu chaque jour d'éclairer son mari et de l'arracher à un péché aussi abominable.

Or, voilà qu'il tomba gravement malade et désespéra les médecins, ayant perdu le sommeil et l'appétit. Il avait près de soixante-dix ans et sa faiblesse était grande. Ce que voyant, sa femme tenta, par mille raisons, de l'induire à se confesser. Il l'écoutait, mais refusait ensuite. Certaine de n'arriver à rien, elle supplia très humblement le duc François de daigner envoyer, pour l'amour de Dieu, une personne d'autorité qui persuaderait Porcellio de penser au salut de son âme, afin de ne pas mourir comme un chien, sans les sacrements de l'Eglise. Le duc, ayant entendu la supplication de la digne épouse, manda au couvent des Grâces, que les religieux de Saint-Dominique venaient de bâtir, appeler le père Jacques de Sesto, vieillard d'une vie édifiante, et l'informa de ce qu'il voulait. Le saint homme se rendit immédiatement à la maison de Porcellio.

Une fois arrivé, il dit à la femme qu'il venait, par commission du prince, visiter et confesser son mari. Elle lui fit une très grande révérence, l'invita à s'asseoir et l'informa pleinement de la vie atroce de Porcellio, en lui demandant, les larmes aux yeux, de faire l'impossible pour sa conversion. Le saint moine fronça les sourcils, assez mécontent d'avoir été chargé d'une telle affaire. Mais il promit de ne pas s'épargner pour faire son devoir.

Désireux de gagner une âme qui, selon ce que disait la femme, était aux mains du diable, il entra dans la chambre du mourant et dit: «La paix de Dieu soit sur cette maison et sur tous ceux qui s'y trouvent!». Puis il s'approcha du lit et salua Porcellio, qui parut très fâché de le voir. Ils se mirent à raisonner, et le saint frère lui fit entendre comme quoi l'excellentissime seigneur duc l'envoyait et pour quelle raison. Il lui dit ensuite beaucoup de bonnes paroles, en l'exhortant avec adresse à se confesser, et il ajouta que, si l'heure lui convenait, il était prêt à l'écouter. Porcellio, après avoir remercié le duc de sa bonté et le moine de sa fatigue, dit qu'il se confesserait volontiers. Alors, sur-le-champ, les autres personnes présentes étant sorties, le frère commença, en très grande diligence, son pieux office, et, venant au péché de la chair, lui demanda modestement s'il n'avait jamais péché contre nature. A cette

question, Porcellio prit un air offensé, pour regarder le père avec stupeur et lui dire : « Messire, vous me demandez là une chose bien étrange. Comment osez-vous ? Je n'ai jamais de ma vie péché contre nature ». Le moine, honteux de lui avoir posé cette question, dépêcha l'interrogatoire, vit que Porcellio n'avait plus rien à dire et lui donna la pénitence convenable, avec l'absolution, convaincu que la bonne épouse était dans l'erreur. Avant son départ, il lui fit une admonestation, et lui dit : « Messire Porcellio, je viendrai demain vous visiter, et, si vous vous souvenez de quelque autre chose, je vous entendrai; puis, on ordonnera au curé de votre paroisse de vous porter le saint sacrement de l'eucharistie, afin qu'ayant pris le viatique salutaire, vous soyez en état de répondre à l'appel de notre rédempteur, messire Jésus-Christ, dans les mains duquel résident votre vie et votre mort. — Comme il vous plaira, répondit Porcellio; je ferai ce que vous me demanderez ». Le bon père le bénit du signe de la croix et quitta la chambre.

Quand la femme l'aperçut, elle alla à sa rencontre et s'enquit si son mari était déterminé à ne plus pécher contre nature. A quoi le saint moine répondit humainement : « Madame, vous devez savoir que tout ce que nous entendons en confesse de qui que ce soit, ou sain ou malade, nous en faisons notre dû et il n'appartient à personne de vouloir connaître ce que nous dit le pénitent. A nous ensuite, qui sommes députés par nos supérieurs pour entendre les confessions, il est défendu de souffler mot, de quelque manière que ce soit, d'aucune chose qui nous ait été dite. Car, si nous révélions la confession, nous mériterions la mort. Mais cependant, je veux bien et puis vous dire que vous êtes dans une très grande erreur en croyant certaines choses de votre mari. Dieu soit loué! Il n'a pas du tout ce sale vice que vous m'avez dit, et dont il est même très éloigné ». Alors la bonne femme, qui savait bien son fait, se mit à pleurer et dit : « Mon cher père bien-aimé, je ne suis pas du tout dans l'erreur et je ne me trompe pas du tout, mais mon misérable homme de mari se trompe lui-même et a honte de confesser cet énorme péché. Fiez-vous à moi, qui le sais bien. Il est plus enveloppé dedans qu'un poussin dans l'étoupe. Revenez à lui, mon père, et reparlez-lui, de grâce, et ne prenez pas garde à ses dénégations, car je vous assure qu'il vous a dit un mensonge. — Bien, Madame, dit le bon frère. Je reviendrai demain matin pour le faire communier, et, s'il en est

ainsi, je ferai ce qu'il faut ». Après quoi il prit congé de la femme et s'en retourna au couvent des Grâces.

Le lendemain, il vint retrouver le malade, et, l'ayant salué, lui dit : « Mon fils, je suis revenu pour que, ce matin, tu reçoives notre Sauveur, comme doit faire tout fidèle chrétien. Et, en vue de le recevoir, il faut préparer notre esprit à être le digne logement d'un tel hôte. Pour cela, il faut s'être entièrement confessé de tous ses péchés et ne rien cacher au prêtre. Hier, tu m'as affirmé n'avoir rien d'autre à me dire. Or, je suis averti de bonne source que, par vergogne, tu t'es cru obligé de me taire un péché qui est en toi. Mais cela n'est pas possible. Si tu avais mis le Christ en croix et t'en repentais du fond du cœur et t'en confessais, il serait prêt à te pardonner, bien que crucifié, les bras étendus. Ainsi, mon fils, dis-moi librement ton péché, et, de même que tu n'as pas eu honte de le commettre, n'en aie pas de me le dire. Penses-tu être devant le juge du méfait et avoir à craindre pour ta vie? N'aie pas peur, et dis tout comme ce fut. — Mon père, répondit Porcellio, je me suis dûment confessé hier et, à toutes les questions que vous m'avez posées, j'ai répondu la pure vérité. Cependant, si vous avez un doute quelconque, dites-le, et je vous en éclaircirai aussitôt ». Alors le moine, plein de zèle pour le salut du pécheur, lui dit : « Mon fils, il m'a été affirmé que tu es très coupable, et je dis même extrêmement, du péché contre nature. C'est pourquoi, s'il en est ainsi, tu dois me l'avouer et rougir d'un vice aussi énorme, et décider fermement de ne jamais plus le commettre. Si tu t'en confesses, je t'en absoudrai. Sinon, tu iras en proie à Lucifer, parmi les insupportables peines infernales ». Porcellio, outré de ces paroles, dit presque en colère : « Messire, qui êtes-vous donc pour me répéter quelque chose qui n'est pas vrai? Vous devez, sur ce cas, m'en croire moi, et non pas les autres. Personne ne sait mieux mes affaires que moi ». Le saint moine, entendant cela et sachant qu'il faut croire le pénitent, dans ce qu'il dit contre lui-même aussi bien qu'en sa faveur, lui répondit de la sorte : « Mon fils, j'ai fait mon devoir, selon que la bonté divine m'a inspiré. On va tout de suite mander au curé de ta paroisse d'apporter le sacrement de l'autel. Je l'ai déjà averti ».

On courut chercher le curé. La femme, voyant que le moine était resté longtemps avec son mari, pensa que, puisqu'il allait recevoir la sainte eucharistie, il s'était confessé de

tout. En attendant, le saint moine raisonnait de bonnes choses avec Porcellio, qui lui dit à un certain moment : « Je ne sais et ne veux savoir qui m'a donné auprès de vous l'infamie du péché contre nature, lequel ne fut jamais en moi. Dieu le lui pardonne! ». Et là, il commença avec serment d'assurer au moine qu'on lui avait dit un mensonge, et il en appela au témoignage de tous les saints du ciel, avec les plus terribles paroles du monde. Le bon frère, qui le voyait aux approches de la mort, ne pouvait s'imaginer qu'il ne lui dît pas la vérité. Aussi, le curé étant arrivé, Porcellio reçut le sacrement de l'autel et montra en apparence une grande contrition. De quoi sa femme parut très contente, pensant lui avoir procuré le salut.

Lorsque le moine se retira, elle l'accompagna jusqu'à la porte, le remercia extrêmement de l'œuvre sainte qu'il avait faite avec son mari, et le supplia de prier Dieu qu'il se maintînt dans cette opinion et ne retournât plus à son vomissement. Le moine lui fit un honnête reproche et lui dit : « Madame, vous êtes obstinée plus que jamais et vous péchez vous-même en ayant une mauvaise opinion de votre mari, dans des choses où il n'est pas coupable, et en l'infamant, comme vous faites, d'un vice aussi honteux. Cela n'est pas bien et l'on ne doit pas agir ainsi ». La femme, ouï cela, retint le moine, qui voulait quitter la maison, et lui dit : « Mon père, je ne voudrais pas vous voir partir scandalisé, car je n'ai pas agi par malice, mais je ne voudrais pas non plus que mon mari mourût comme une bête. Jusqu'ici, il a vécu en effet pis qu'un animal privé de raison, et je souhaiterais de toutes mes forces que sa mort fût celle d'un bon chrétien. Ce que je vous ai dit de lui, ne pensez pas que ce soit par jalousie ou par quelque léger soupçon qui me soit venu de lui; je ne le mettrais pas en cause si futilement. Mais j'ai tout vu de mes propres yeux et ne suis pas la seule, pauvre de moi! à l'avoir vu : tous dans la maison vous en rendraient témoignage. D'ailleurs, je lui en ai fait cent fois de très grands reproches, et vous jure qu'en ma présence il n'aurait pu le nier. Ainsi, mon père, ne vous souciez pas de ce qu'il vous dit, mais, au nom de Dieu, retournez dans sa chambre et faites en sorte de l'arracher aux griffes du diable ».

A cela, le saint homme resta fort troublé et revint vers Porcellio pour lui dire : « Hélas! mon fils, je ne sais que croire de ce que tu me dis de toi. Tu me nies avoir péché

contre nature alors que tu es plus chargé de ce péché que si tu avais sur le dos le poids de la cathédrale de Milan. Néanmoins je suis désormais certain que tu es mille fois plus gourmand des jeunes garçons que la chèvre du sel ». Alors Porcellio, de sa voix la plus forte, et secouant la tête, s'écria : « O père vénérable, vous ne savez pas m'interroger. M'amuser avec les garçons est pour moi plus naturel que le manger et le boire. Et vous me demandez si je péchais contre nature? Allez, allez-vous-en, messire, car vous ignorez ce que c'est qu'un bon morceau ».

Le saint moine, étourdi par cette voix diabolique, enfonça la tête dans ses épaules et, regardant Porcellio, tout effaré, comme il eût regardé un monstre épouvantable, lui dit en soupirant : « Hélas! seigneur mon Dieu, j'ai fait mettre le Christ dans une fournaise ardente ». Et il sortit. Rencontrant la femme, il lui dit : « Madame, j'ai fait ce que j'ai pu ». Porcellio appela sa femme, qui accourut, et le ribaud lui dit : ««Femme, fais-moi vite apporter un seau d'eau ». Comme elle demandait pourquoi, il répondit : « Je veux éteindre le feu autour du Christ, car cet imbécile de moine me dit que je l'ai mis dans la fournaise ». Et il conta le tout à sa femme, qui crut mourir.

Porcellio ne mourut pas et guérit complètement. Mais la chose se divulgua à la cour et dans Milan, si bien qu'il était montré du doigt par tout le monde et n'osa plus sortir. Vous pouvez bien penser que, de même qu'il avait vécu en bête, il mourut en bête. Aussi peut-on dire que le loup change de poil, mais non pas de vice.

(Traduit par ROGER PEYREFITTE)

RALPH-NICOLAS CHUBB

PROPHÈTE ET PÉDÉRASTE

par

TIMOTHY D'ARCH SMITH

Celui qui, avec une sympathie sentimentale, chante la bénédiction de l'enfance, pense au retour à la nature, à l'innocence et à l'origine des choses, mais il oublie que ces bienheureux enfants sont accablés de conflits et de complexes, et capables de toutes les souffrances.

Hermann HESSE.

Le XXe siècle n'est pas siècle à nourrir des prophètes. La rapidité de son évolution, la nature charnelle de ses désirs et de ses buts, la menace d'annihilation totale de la soi-disant civilisation qu'il a édifiée, ôtent toute audience à l'idéaliste, au philosophe et au mystique, et leur dénient presque le droit d'exister. Les grandes maisons d'édition d'Angleterre publient de plus en plus de livres de moins en moins d'importance, et les manuscrits des poètes et des penseurs sont rejetés au profit de ceux des romanciers populaires.

Mais, si notre siècle méprise les mystiques, il abhorre les pédérastes. Nous avons beau avoir les idées plus larges que les générations précédentes, parler légèrement du mariage et du divorce, et même de l'amour de l'homme pour l'homme — que l'on ne pouvait aborder naguère qu'à voix basse — l'amour des garçons est encore un objet d'horreur et de scandale, qui provoque une condamnation sans appel et sans aucun effort de compréhension de ce qui est souvent, aussi bien pour l'aimant que pour l'aimé, la chose la plus naturelle en ce monde contre-nature. L'adolescent, qui est l'une des plus belles créatures de Dieu, doit être fui en tant qu'objet d'amour, et celui qui l'aime doit baisser la tête,

dans la honte et la crainte, lorsque l'objet de son adoration traverse, yeux brillants et longues jambes, son chemin durant le jour et ses rêves durant la nuit. Il doit garder le silence, de peur qu'un jour il ne soit jugé sévèrement et chassé de ce monde déjà si solitaire : hors-la-loi rejeté plus loin encore d'une société qu'il n'a jamais osé vraiment affronter.

Ralph-Nicolas Chubb (1892-1960) fut à la fois un mystique et un amateur de garçons. L'importance qu'il attachait à être entendu, et la croyance intense qu'il avait dans la vérité de ce qu'il écrivait, le conduisirent non seulement à consacrer sa vie toute entière à mettre ses pensées philosophiques par écrit, mais à les imprimer, à les éditer et à les distribuer lui-même. De 1924 à sa mort, voici trois ans, il travailla à ses livres tout seul, sans jamais hésiter ni tenter de dissimuler ce qu'il estimait avoir à dire. Sans peur — on pourrait dire peut-être même sans prudence — il distribuait les élégants prospectus de ses œuvres, dont chacune proclamait sa philosophie, qu'il savait, au fond de lui-même, condamnée par le monde qu'il essayait de convertir. Lentement, laborieusement, quand chaque page avait atteint le sommet de la perfection technique, les grands in-folio et les épais in-quarto sortaient des presses, chacun d'eux constituant un coup de clairon en faveur de l'amour des garçons en face d'un monde d'adversaires. Chubb est encore mal connu du public; le tirage réduit de ses éditions et leur luxe en limitent l'accès à quelques privilégiés.

Ralph-Nicolas Chubb naquit à Harpenden, dans le comté de Hertford, en 1892. Peu après sa naissance, sa famille alla habiter Saint-Albans, d'où il partit pour s'inscrire à l'Université de Cambridge en 1910. Membre de Selwyn College, il y gagna un titre de champion d'échecs, et reçut le diplôme de « Bachelor of Arts », en 1913. L'année suivante il s'engagea dans l'armée, fut cité à la bataille de Loos en 1915, atteignit le grade de capitaine, mais fut réformé en 1918 pour neurasthénie aiguë. Après la guerre, il suivit les cours de l'Ecole d'Art Slade et, dans les années 1920, exposa plusieurs tableaux et aquarelles dans les galeries londonniennes. En 1921, il quitta la capitale avec sa famille pour aller s'établir à Curridge dans le Berkshire. C'est là qu'avec son frère il construisit, avec du vieux bois récupéré ici et là, sa première presse sur laquelle il imprima ses trois premiers livres : *Manhood* (*Humanité*) en 1924, *The Sacrifice of*

Youth (*Le sacrifice de la jeunesse*) en 1925, et *A Fable of Love and War* (*Un conte d'amour et de guerre*) également en 1925. Seule cette dernière œuvre nous intéresse ici : c'est l'histoire — en vers — d'un beau guerrier qui, la nuit précédant une grande bataille, rencontre un garçon de seize ans qui éprouve pour lui un véritable culte. Lorsque le guerrier lui confie qu'il a le pressentiment qu'il sera tué le lendemain, le garçon le supplie de le posséder, mais l'autre refuse, et ils se séparent. Alors une jeune fille, Marie, s'approche du garçon et réussit à le séduire. Bientôt la bataille commence, le garçon s'élance au combat et Marie reste là à trembler, en écoutant le bruit lointain de la canonnade. Enfin le cri de « Victoire! » éclate, et elle retourne chez elle, mais c'est pour trouver sa maison en ruines, et pour découvrir, au milieu des décombres, un corps affreusement mutilé, dans lequel elle se refuse à reconnaitre le garçon. Elle reconnait, par contre, le corps du vaillant guerrier, lequel, après qu'elle est partie, réussit, bien que mourant, à se traîner jusqu'au cadavre du garçon et meurt à côté de lui. On nous dit, en conclusion, que finalement Marie renoncera à attendre le retour de son amant, mais qu'elle trouvera la consolation dans la naissance d'un enfant.

Ce poème ne peut à aucun point de vue être considéré comme bien écrit, mais il est le premier aperçu que nous ayons sur les tendances pédérastiques de Chubb, et le dernier reflet de ses fantaisies hétérosexuelles. Par la suite, dans toute son œuvre, la femme n'aura plus que l'unique rôle de mère de l'enfant-homme.

En 1927, Chubb renonça à sa petite presse à main et, avec sa sœur, s'installa dans un cottage près d'Aldermaston, où il devait demeurer le reste de ses jours. C'est une ironie du sort que ce grand combattant pour la paix ait ainsi vécu à quelques kilomètres de l'endroit où devait s'élever la grande centrale atomique anglaise, mais il ne semble pas qu'il y ait jamais fait allusion dans ses livres ou dans ses lettres.

Entre 1927 et 1930 il écrivit d'autres œuvres, toutes publiées par des maisons d'édition. *The Book of God's Madness* (*Le livre de la folie de Dieu*, 1929), long poème en vers blancs, est l'un d'entre eux. Chubb y déclare son amour des garçons :

...O forme exquise de la jeunesse, j'aime ta vue
Ton contact, ton son, ton parfum, ton goût, ton tout...

...Je m'adresse aux femmes : voici votre roi!...
...L'amour de l'homme et du garçon est comme deux brasiers
Celui de la mère et du fils comme deux fleuves puissants et [doux,
Celui de l'homme et de la vierge comme un maigre ruisselet.

Ce livre contient un des plus charmants bois gravés de Chubb : deux jeunes garçons nus au bord de la mer.

Songs of Mankind (*Chants de l'Humanité*, 1930) est une œuvre de beaucoup de poids. C'est un recueil de poèmes, illustré de bois gravés — les uns érotiques, les autres délicieux — où se trouve exposé la philosophie de Chubb. Dans un poème sauvagement prophétique, « *Song of my Soul* » (« Chant de mon âme »), il crie cette évocation aux garçons d'aujourd'hui :

O ma langue brûlante, ô mes lèvres de feu, explorez mon [amour!
Inondez sa gorge de la fontaine bouillonnante de mes vers!
Imbibez l'en! Oignez-en ses reins, toute éloquence!
Ne laissez rien de lui. aucun repli inexploré!
Plonge au plus profond, ô ma langue poétesse!

Depuis longtemps Chubb réfléchissait au moyen de produire un livre parfait : « J'ai toujours rêvé, écrit-il, d'une méthode qui combinerait l'idée poétique, la typographie et le dessin, en un rythme libre et harmonieux, dans une parfaite unité, de façon que tous ces éléments soient interdépendants et tirent leur signification les uns des autres ». En 1929, il avait produit, pour un cercle restreint d'amis, un court ouvrage, intitulé *Appendix*, tiré au moyen de stencils manuscrits sur une ronéo, et cela lui avait peut-être donné l'idée de lithographier ses propres livres. En 1931, ce rêve se réalisa, et il publia son premier livre lithographié : *The Sun Spirit* (*L'esprit solaire*). C'est — de même que les trois livres qui lui font suite — un grand in-folio de 38 cm sur 27,5 cm. Aucun caractère métallique n'est utilisé, et le tout consiste en une reproduction lithographique de l'écriture et des illustrations manuscrites de Chubb. Rien ne permet de donner une idée de l'extrême complexité de l'aspect de ces livres lithographiés de Chubb. Quelques-uns d'entre eux exigèrent cinq ou six années de travail. Il tirait épreuves sur épreuves, jusqu'à ce que l'encrage et la pression fussent

exactement ce qu'il fallait, notant au crayon, sur les épreuves, les fautes à corriger pour le tirage suivant. Il n'utilisait que le plus beau papier à la forme, de sorte que ses livres, en raison de leur prix de revient et du temps exigé par leur production, ne pouvaient être publiés qu'à très petit nombre d'exemplaires. Pour augmenter encore la perfection technique, il enluminait à l'aquarelle les illustrations de quelques exemplaires de chacun de ses livres. Je ne crois pas qu'il existe en France d'exemplaires de ces livres lithographiés; très peu sont, en fait, entre les mains de collectionneurs, bien que Chubb encourageât toujours les amateurs par de nombreux prospectus et brochures publicitaires.

Les livres lithographiés de Chubb, qui sont au nombre de huit, se répartissent nettement en trois groupes.

Le premier groupe en comprend quatre : *The Sun Spirit*, 1931; *The Heavenly Cupid* (*L'Amour céleste*), 1934; *Water-Cherubs* (*Chérubins d'eau*), 1937; *The Secret Country* (*Le pays secret*), 1939.

The Sun Spirit est un drame visionnaire, dont voici brièvement résumée l'action : un vieux sage fait subir à son jeune disciple (Chubb lui-même) une série d'épreuves plus terribles les unes que les autres, jusqu'à ce que finalement Lucifer apparaisse en personne. Il est mis en fuite par un jeune voyant qui, tel l'apôtre Jean, a eu une vision de lumière, sous la forme d'une figure de garçon splendide, lequel n'est autre que Jésus ou Eros, c'est-à-dire l'Humanité divine consumée, embrassant les éléments masculins et féminins en une perfection spirituelle. Le livre est dédié à « Vous, véritables amants visionnaires de l'Enfance divine ». Chubb y a inclus une confession sur sa propre enfance, extrêmement intéressante et importante; il y parle de ses désirs sexuels précoces, et de son amitié passionnée (à l'âge de dix-huit ans) pour un garçon de trois ans plus jeune.

The Heavenly Cupid est un in-folio à peu près quatre fois plus épais que le précédent. On l'a naturellement comparé — si grande est la similitude du style artistique — avec les livres prophétiques de William Blake, mais, comme l'a dit le critique littéraire du *Times Literary Supplement* (6 décembre 1934) : « Personne ne peut dire que ce livre est une simple imitation littéraire; il s'agit évidemment d'un exemple de résultats parallèles obtenus par le travail de deux esprits de même nature ». Le corps du livre est un long essai

prophétique sur l'avènement d'un Troisième Sexe, ou « Troisième Don ». C'est là la prophétie de base de Chubb, répétée à travers tous ses ouvrages. Il se considérait comme l'Ange annonciateur de ce Troisième Don, envoyé par Dieu pour proclamer la venue de l'Homme-Enfant destiné à gouverner le monde. Ecoutons ses propres paroles :

« Raf, qui est l'enfant Rafi devenu adulte, est l'ange « annonciateur du Troisième Don, l'ange de l'aube; et c'est « par l'Anglia, sa mère-patrie, qu'il rachètera le monde. Car « il est la Pierre Angulaire, la pierre essentielle dans l'angle, « qui à la fin des temps couronnera la pyramide universelle « de l'évolution du monde. L'Anglia est le pays de la rose et « de la couronne. Et ses adolescents aux cheveux d'or, aux « lèvres de rose, aux yeux bleus, ne seront plus appelés « Angles mais Anges. Et la génération cessera; car la couron- « ne d'or de l'univers sera posée sur la tête, et le sceptre « d'or dans la main, de l'éternel Homme-Enfant. Oui, la « verge de fer de la Volonté divine sera changée et adoucie « en un sceptre d'or pur dans la fournaise ardente de « l'Amour divin ».

(*Flames of Sunrise*)

Mêlé à ces écrits prophétiques on trouve beaucoup d'érotisme en vers et en prose. Il y a déjà dans *The Heavenly Cupid* un poème de cette nature, « *Boys on the Quays* » (*Garçons sur les quais*) ; mais il est dépassé par un court poème intitulé « *The Ship Boy's Tale* » (*L'Histoire du petit mousse*), inséré dans *Water-Cherubs*. C'est l'aventure d'un garçon de quinze ans, que Chubb rencontre sur la vieille jetée d'un port. Le garçon l'emmène dans un coin discret et ils font l'amour. Ensuite, le garçon lui raconte sa propre histoire, qand il était mousse sur un bateau à l'âge de quatorze ans avec un garçon du même âge nommé Joe. Chacun d'eux avait son amant en titre, et les hommes se battaient pour eux comme des lions. « Nous, on était la prime »! Un jour, l'amant de Joe séduit le narrateur et est surpris en flagrant délit par Charles, l'amant en titre de celui-ci. Ils combattent, sous les regards des deux garçons. C'est une lutte à mort et Charles est tué. Ainsi finit l'histoire dans la bouche du jeune garçon :

Je tombe, je hurle comme un fou.
Sur son corps inerte, là par terre,

Je tombe, je hurle, je l'inonde de mes larmes.
Pourquoi je te raconte ça, mon vieux? parce que
J'en rêve la nuit. Je ne suis plus le même qu'avant.

The Secret Country, le dernier des volumes lithographiés du premier groupe, ne fut tiré qu'à 37 exemplaires, et vit le jour juste après le début de la seconde guerre mondiale. C'est un recueil de contes allégoriques, assez dans le genre des contes médiévaux de chevaliers en armure et de princes aux cheveux blonds, avec de nouvelles expériences visionnaires de Chubb.

Le second groupe d'ouvrages lithographiés comporte deux titres : *The Child of Dawn* (*L'Enfant de l'aube*), 1948; et *Flames of sunrise* (*Les flammes de l'aurore*), 1954. Ils sont beaucoup plus difficiles à analyser et à commenter : le symbolisme y est abondamment répandu et les chapitres y sont subdivisés à l'infini pour répéter encore et toujours, la prophétie de l'avénement du Dieu-Garçon.

Le troisième groupe se compose aussi de deux titres : *Treasure Trove* (*Trésor trouvé*), 1958; et *The Golden City* (*La Cité dorée*), publiée, après la mort de Chubb, par sa sœur en 1961. Ce sont des in-quarto, reliés en toile verte, qui reflètent la tranquillité d'âme de Chubb à la fin de sa vie. Ils contiennent peu de prophéties et consistent surtout en contes pastoraux, rédigés par Chubb dans sa jeunesse. L'amour des garçons y est à peine mentionné. De toute façon, Chubb, même s'il avait continué à vivre, n'avait plus l'intention de publier de livres, son œuvre était accomplie : c'était à l'humanité désormais de lire et de comprendre.

Pendant toute sa vie, Chubb trouva dans les garçons illumination et délice. Peut-être le mobile secret qui le poussait était-il le désir intense de rentrer en possession de sa propre enfance et de revivre les jours idylliques de son premier amour pour le garçon de quinze ans? Souvent, dans ses visions, Chubb raconte comment il retrouve son enfance, ou comment, grâce à l'attouchement magique d'un garçon, il est transformé en adolescent et accepté dans le groupe des garçons nus qui jouent au bord de la rivière. Il prophétisait qu'un jour, tous les hommes auraient l'aspect de jeunes garçons éternellement préservés de la vieillesse. Mais le

secret de l'alchimie du rajeunissement n'est pas encore trouvé : dans ses rêves, Chubb le possédait, et vécut heureux.

TIMOTHY D'ARCH SMITH.

Nota des éditeurs d'Arcadie. — Mr. Timothy Smith prépare actuellement, au moyen de sa propre collection des livres de Chubb, un Catalogue raisonné des œuvres de ce poète, avec un Essai sur la vie de ce dernier par Miss. Muriel L. Chubb, sa sœur. Mr. Smith se fait un plaisir de répondre à toute question concernant Chubb. Nous le remercions d'avoir bien voulu confier à *Arcadie* la primeur de ses recherches sur l'œuvre et la personnalité de Ralph-Nicholas Chubb.

LE SULTAN D'AMOUR

(*suite de la page* 124)

« Comment, quand le désir l'attache,
« Celui qui s'enfonce du pied
« Jusqu'au collet dans un bourbier
« Vivrait-il en robe sans tache? »
Et l'homme, avec un geste lourd,
Se plonge au cœur l'arme acérée
Qu'il avait en se débattant
A son bien-aimé retirée.
« — Vois, me dit-il, je pars : va-t'en! »
Alors mon cœur qui tremble entend
Rire dans le soir qui s'étale
Le Sultan à l'ombre fatale.
Et je songe que, plus d'un jour,
Sur la route que j'ai suivie,
Il a passé parmi ma vie
Ce terrible Sultan d'Amour
Qui, dans tout nouveau paysage,
Change de voix et de visage.

SAADI.

Version inédite
de GUILLOT DE SAIX.

L'AFFAIRE VASSALL :

LES HOMOSEXUELS SONT-ILS UN DANGER POUR LA SÉCURITÉ NATIONALE ?

par

MARC DANIEL

En avril 1961, une affaire d'espionnage éclatait en Angleterre — une de plus, nouveau chaînon dans cette série noire de scandales qui accable le royaume de la gracieuse Elisabeth II depuis la fin de la dernière guerre. Cette fois, c'étaient des secrets de défense maritime qui étaient passés à l'U.R.S.S., concernant les sous-marins atomiques. Les Etats-Unis, inquiets, menacent de ne plus communiquer à la Grande-Bretagne leurs informations stratégiques confidentielles; un vent de panique passe sur Londres — ou, à tout le moins, sur Downing Street et sur Whitehall.

Le Premier Ministre Macmillan décide de nommer une Commission d'enquête pour empêcher le retour de pareils drames. Elle est présidée par Lord Radcliffe, tient 61 réunions, entend plus de 70 témoignages pendant cinq mois, dépose son rapport le 21 novembre 1961. Le rapport est soumis au Parlement sur ordre de la Reine en avril 1962, et publié par l'Imprimerie de Sa Majesté sous le titre *Security Procedures in the Public Service* (« Les procédures de sécurité dans les services publics »). Au cours de la discussion, qui se déroule au Parlement, l'accent est mis sur le danger que font courir à la sécurité nationale les instables, les pervers et les alcooliques employés dans les services où ils ont accès aux secrets d'Etat. Des recommandations sont faites au gouvernement pour que de strictes mesures de contrôle soient prises. Tout est calmé, l'Angleterre est sauvée...

Mais non : les services de sécurité surveillent, depuis quelque temps déjà, un fonctionnaire de l'Amirauté (le Minis-

tère de la Marine britannique), nommé John Vassall. Bien qu'il n'ait qu'un salaire et un rang modestes, il mène grand train dans son somptueux appartement de Dolphin Square : meubles anciens, tapis de Perse, réceptions brillantes. Il fait tous les ans plusieurs séjours à Rome, à Athènes, à Capri, sur la Côte d'Azur. Il possède une garde-robe princière. Il passe ses soirées dans les restaurants les plus coûteux de Londres. Il est vrai qu'il s'habille de façon assez peu discrète, et que ses collègues l'ont surnommé « Miss Vassall »; mais cela ne semble pas avoir nui à sa carrière, puisqu'il a été pendant trois ans employé à l'ambassade d'Angleterre à Moscou — de 1954 à 1957 — et que, revenu depuis 1957 à l'Amirauté, il a accès aux coffres-forts les plus secrets et aux dossiers les plus confidentiels.

Mystérieux personnage que ce Vassall. Séduisant, d'ailleurs, par certains côtés : trente-cinq ans — fils d'un clergyman anglican — intelligent, amateur d'art, un peu « précieux », mais aimable et liant, il conquiert allégrement les vieilles dames et les colonels en retraite des hôtels vieillots, genre Agatha Christie, qu'il fréquente avec prédilection. A Moscou, il a beaucoup frayé avec les milieux russes, au point d'offusquer les rigides fonctionnaires de l'ambassade britannique en arborant bonnets de laine brodés et écharpes multicolores à la mode soviétique : « on aurait dit une poupée de luxe », rapportera un témoin.

Autour de lui, quand même, vers le début de 1962, on commence à s'étonner de la disproportion entre ses moyens d'existence officiels — environ 100 000 anciens francs par mois — et le train de vie qu'il mène. Les services de sécurité s'inquiètent, surveillent, accumulent les observations et, à la fin de l'été, leur conviction est acquise. Le 12 septembre, les policiers se présentent chez lui munis d'un mandat de perquisition. Il les reçoit sans surprise et sans frayeur. « Vous savez ce que vous cherchez », dit-il. « Voici la clef qui ouvre la commode où vous trouverez mes appareils photographiques. Le casier à livres dans l'angle du salon a une cachette secrète; on l'ouvre en insérant une lame de couteau au-dessous du rayonnage du bas. Vous y trouverez tous les films des documents secrets de l'Amirauté. »

Et c'est ainsi que, le 12 octobre 1962, John Christopher Vassal, clerc de l'Amirauté, était condamné à dix-huit ans de prison pour trahison.

Sa défense?... Alors qu'il était en poste à l'ambassade britannique de Moscou, raconta-t-il, il avait été entraîné à une soirée d'un genre très spécial par des amis russes, et là il avait été photographié en posture... très embarrassante... avec

deux ou trois jeunes gens en tenue ultra-légère. Ensuite, chantage, menace de tout révéler à l'Ambassadeur, etc... De fil en aiguille, il avait accepté de « collaborer », de transmettre quelques menues informations, puis, revenu à Londres, il était devenu un des agents réguliers de l'espionnage soviétique, comme dans un roman-feuilleton — signes de reconnaissance, appels téléphoniques codés, marques à la craie sur les arbres, et finalement l'arrestation, le jugement et la condamnation.

Déplorable histoire, navrant héros. Personne, je pense, ne s'est levé ni ne se lèvera pour défendre ce traître qui a vendu la sécurité de son pays par amour de l'argent et du plaisir; car, s'il est vrai qu'au départ il a agi uniquement par peur du scandale (ce qui n'est même pas prouvé), il a continué pour jouir du luxe que lui procurait le prix, régulièrement payé par les Russes, de sa trahison. Dix-huit ans de prison sont une peine légère pour ce genre de criminels.

Mais, hélas, l'affaire ne se termine pas là.

Dès le lendemain de la condamnation de Vassall, il se murmurait en Angleterre que, parmi ses relations intimes, figurait le propre vice-ministre de la Marine (« Lord civil de l'Amirauté »), M. Thomas Galbraith, ami personnel de M. Macmillan; que Vassall avait été plusieurs fois l'invité de M. Galbraith dans sa propriété d'Ecosse; que M. Galbraith fréquentait l'appartement de Dolphin Square; enfin que les deux hommes avaient fait le projet de se retrouver en Italie quelques semaines après la date où Vassal avait été arrêté, et, de là, de s'enfuir en Russie pour y rejoindre les trop célèbres Burgess et Mac Lean. L'affaire devenait politique. M. Galbraith démissionnait sur le conseil de M. Macmillan; et un débat public s'engageait au Parlement. Le Premier Ministre parlait pendant une demi-heure, véhément de colère et d'indignation. Le leader travailliste Gaitskell lui répondait, sarcastique. Le ton montait...

Dans la presse britannique, c'était un déchaînement — on n'allait pas rater une si belle occasion d'attaquer à boulets rouges l'impopulaire gouvernement. Pourquoi Vassall, « homosexuel notoire », n'avait-il pas été surveillé et démasqué plus tôt? Pourquoi lui avait-on confié des fonctions aussi confidentielles et lourdes de responsabilité sans faire préalablement une enquête minutieuse sur son compte? Qui le protégeait? etc...

On rappelait, à ce propos, le drame récent d'un autre clerc de l'Amirauté — un collègue de Vassall — nommé Norman Rickard, qui, le soir, quittait son veston et son chapeau melon pour revêtir blue-jeans et blouson de cuir et pour aller dra-

guer aux environs de Marble Arch, jusqu'au jour où on l'avait retrouvé étranglé et ligoté dans un placard de son appartement. On s'étonnait qu'après un tel scandale on ne se fût pas inquiété du genre de vie que menait Vassall.

De sorte que le gouvernement dut céder : par arrêté du 26 octobre 1962, une Commission d'enquête était nommée — présidée, elle aussi, par Lord Radcliffe — avec pouvoir d'interroger tous les fonctionnaires, aussi haut placés fussent-ils, dont le genre de vie ou les mœurs laisseraient supposer qu'ils pussent avoir des activités dangereuses pour la sécurité nationale. « Les particularités sexuelles de ces fonctionnaires, leurs habitudes de boisson et de nourriture, les clubs, les restaurants, les bars qu'ils fréquentent seront l'objet d'enquêtes particulières », écrit le journal *News of the World* — le « France-Dimanche » d'Angleterre, si j'ose une telle métaphore. Bref, c'est la « chasse aux sorcières » dans toute son ampleur.

Et, bien que le patriotisme des homosexuels en tant que tels ne soit pas ouvertement mis en cause (c'est une amabilité qu'on nous fait, il faut déjà en remercier ces messieurs de la presse...), les journaux anglais rappellent à l'envi que « les lieux que fréquentent les homosexuels sont notoirement utilisés par les agents soviétiques pour y entrer en relations avec les personnalités officielles » (*News of the World*, 28 octobre); que « les homosexuels sont toujours exposés au chantage des agents russes » (*The People*, 4 novembre); etc...

L'affaire Burgess et Mac Lean est bien entendu remise sur le tapis; et on voit se dessiner à l'horizon le spectre d'un néo-maccarthysme britannique : les homosexuels exclus de toute fonction officielle impliquant des responsabilités de sécurité, d'où : enquêtes de moralité sur tous les fonctionnaires des ministères touchant à la défense nationale, d'où : suspicion et opprobre pesant sur tous les homosexuels, d'où enfin : enterrement définitif du projet de loi tendant à légaliser l'homosexualité entre adultes consentants (1).

*
**

Il ne nous appartient pas de prendre parti dans une affaire qui intéresse exclusivement la sécurité nationale d'une nation étrangère. En France, grâce au ciel, il n'y a pas eu de gros scandale d'espionnage depuis longtemps — sans doute parce

(1) Voir *Arcadie*, n° 109, janvier 1963, pp. 19-23.

qu'on ne voit guère ce que les Russes auraient à apprendre chez nous. Ce n'est pas la formule de notre petite bombe atomique de poche qui peut les intéresser beaucoup ni — je le crains — les secrets de la circulation et du stationnement automobiles dans Paris.

Sans doute aussi n'y a-t-il pas d'homosexuels au boulevard Saint-Germain ni au Quai d'Orsay, ce qui expliquerait que les agents russes, désespérant de trouver de ce côté-ci de la Manche des victimes à faire chanter, préfèrent aller faire leur recrutement à Londres...

Mais — plaisanterie à part — rien de ce qui touche au sort des homosexuels, fussent-ils anglais et insulaires, n'est étranger à *Arcadie*. Que faut-il donc penser de cette notion, de plus en plus répandue, que les homosexuels constituent un danger pour la sécurité des Etats?

Tout d'abord, ceci : c'est qu'il existe, à Londres, à Washington, à Pékin, à Moscou..., je n'ose dire à Paris..., des centaines, des milliers de fonctionnaires homosexuels, dans les Ministères des Affaires étrangères et de la Guerre, dans les Centres de recherche scientifique, dans les Comités de Défense nationale, dans les états-majors, et qui sont aussi fidèles et aussi sûrs que n'importe lesquels de leurs collègues hétérosexuels. Un Burgess, un Mac-Lean, un Vassall, ne sont pas toute l'homosexualité, il s'en faut.

Ensuite, si l'on tient à généraliser les cas particuliers, pourquoi faire plus de bruit à propos de Vassall qu'à propos, par exemple, de cette Miss Barbara Fell, directrice de la section Outre-Mer de l'Office central d'Information britannique, qui, en 1962, communiquait les dépêches confidentielles du Foreign Office à un Yougoslave dont elle était la maîtresse?

Mais surtout, comment ne pas se rallier à la courageuse et lucide argumentation du député Anthony Greenwood qui, au cours du débat du 2 novembre à la Chambre des Communes, plaçant ses collègues devant leurs responsabilité, s'écriait : « Si vous aviez adopté, en ce qui concerne le Rapport Wolfenden, une attitude plus courageuse [c'est-à-dire si vous aviez voté la loi légalisant l'homosexualité entre adultes consentants], vous auriez supprimé un des plus graves dangers qui menacent la sécurité nationale, à savoir le pouvoir qu'exercent les maîtres-chanteurs sur les homosexuels. »

On peut en effet penser que, si Vassall n'avait pas redouté des poursuites judiciaires et une condamnation aux travaux forcés dans le genre de celle d'Oscar Wilde, il aurait méprisé le chantage auquel le soumettaient les Russes et leur aurait dit : « Eh bien oui, allez trouver l'Ambassadeur avec vos

photos; elles lui prouveront que je suis homosexuel. Et après? je ne suis ni le premier ni le dernier. L'Ambassadeur s'en moque pas mal et il a bien raison. »

Le *Canard enchaîné,* qui est toujours — ou presque... — du côté du bon sens lorsqu'il s'agit de défendre un point de vue humain, l'a bien compris. Sous la plume de Jérôme Gauthier, on lisait dans le numéro du 28 novembre ces lignes succulentes, qui nous serviront de conclusion :

« Ce serait une escroquerie puritaine, en l'occurrence, que de mettre l'accent sur l'homosexualité de quelques espions, plus ou moins issus de la gentry, et de tirer de cette conjoncture un prétexte à persécution contre une foule d'honnêtes citoyens dont l'esseintisme (2) ne fait de tort à personne. Je dis bien une foule, car pour peu que leur comportement les révèle, on constate que des « adeptes » il y en a partout, et beaucoup plus nombreux qu'un vain peuple ne le pense... Il y a eu de ravissantes espionnes. En a-t-on, pour autant, suspecté toutes les jolies femmes? Et n'y a-t-il pas des « tantes » farouchement patriotes, dans les états-majors, les hauts-lieux de la police et du contre-espionnage, et même... Non?... qu'est-ce qu'on parie? »

Hélas! Pour un *Canard enchaîné,* que de *News of the World* — en toutes les langues!

MARC DANIEL.

(2) Pourquoi l'*esseintisme,* cher Canard? Je ne me souviens pas que Des Esseintes ait été spécialement « arcadien... », pas plus que son père Huysmans. Mais peut-être est-ce un lapsus de ma part?

CHRONIQUE ATHÉNIENNE

par

DEMIS

III. — HOMOSEXUALITÉ ET VIOLENCE

Ces derniers mois, un grand quotidien d'Athènes essaie d'enseigner à ses lecteurs l'histoire néo-grecque par une sorte de roman-feuilleton historique, imitant en cela Alexandre Dumas père qui, dans la préface d'un de ses romans, prétend avoir voulu rendre le même service aux Français du siècle dernier, et, prenant pour intrigue du feuilleton l'idylle d'un rejeton de la famille Notaras, remonte aux débuts de cette famille historique et spécialement à l'époque de la prise de Constantinople par Mahomet II.

Un des Notaras était alors grand-duc et parent de l'empereur Constantin Paléologue. Lorsque la ville, assiégée par les Turcs, avait vu le danger devenir imminent, elle avait demandé aide à l'Occident. Des pourparlers avaient été engagés, des soutanes romaines avaient visité Constantinople, une union des Eglises avait été ébauchée. Mais il paraît que les conditions étaient difficiles à accepter, et Notaras avait déclaré alors qu' « il préférait le turban turc à la mitre romaine ».

Après la chute de l'empire byzantin (1453), le conquérant se montra d'abord bienveillant envers la famille du grand-duc; il lui rendit même visite pour s'enquérir sur la maladie de sa mère. Peut-être s'attendait-il à des témoignages d'humilité que Notaras négligea de lui offrir. Et le sultan se piqua. De sorte que la connaissance qu'il avait faite avec la famille Notaras eut une suite désastreuse. Tous les enfants du grand-duc, filles et garçons, étaient beaux. Le sultan avait distingué parmi eux un garçon de quatorze ans, à la fleur d'une puberté précoce.

« Les particularités amoureuses de l'Orient, continue l'auteur du feuilleton, en ces temps héroïques surtout, étaient bien connues. Les seigneurs donnaient une place d'honneur dans leur lit aux spécimens de choix du sexe fort.

« Un soir, le nouveau souverain de Byzance sentit le désir invincible d'éprouver son pouvoir sur un jeune représentant de la « reine des villes vaincue ». De même qu'il avait jeté sous les sabots de son cheval la tête qu'on supposait être celle de Constantin Paléologue, il se peut qu'il ait eu l'inspiration d'humilier d'une façon aussi éclatante l'arrogante aristocratie de Byzance, qui se trouvait maintenant ensanglantée et à genoux devant lui. Le sultan battit des mains et, aux soldats armés jusqu'aux dents qui étaient accourus, donna l'ordre de lui amener le plus jeune fils de Notaras.

« Le désir du sultan parvint aussitôt au palais du grand-duc. Les féroces gardes du corps, suivis par l'indispensable eunuque, demandèrent au père lui-même de leur livrer son enfant. Peut-être croyaient-ils lui faire honneur.

« Le moment était venu pour le pauvre Notaras de penser que sa déclaration : « plutôt le turban turc que la mitre romaine » avait été bien audacieuse... ».

Notaras déclara à l'eunuque, qui entendait le grec, que le sultan lui faisait honneur, mais que sa religion considérait comme une grande infamie ce qu'on lui demandait : « Je ne lui donne pas mon enfant, dit-il. Qu'il prenne, s'il le veut, ma tête. » Mahomet devint furieux quand on lui transmit la réponse de son prisonnier de guerre. Changeant de délégué, il envoya le bourreau à la place de l'eunuque. Et la suite se déroula d'une façon prompte et tragique. Le bourreau et ses aides, ayant arrêté tous les membres de la famille Notaras, les poussèrent brutalement hors du palais. Après avoir arraché le préféré du sultan des bras de sa mère, le bourreau l'escorta au logis de son maître, puis il revint pour accomplir l'essentiel de sa besogne. Le tout-puissant Mahomet avait décrété : « Ainsi donc il préfère mourir plutôt que me livrer son fils! Hé bien! il donnera son fils et de plus il perdra la tête, lui et toute sa famille! »

Notaras pria le bourreau de leur laisser le temps de prier, et de ne lui trancher la tête qu'après l'exécution de tous ses enfants. Le massacre commença par les garçons et les vierges. Quand le moment vint pour le grand-duc de s'agenouiller devant le bourreau, sur le pavé ensanglanté, autour de lui les corps de sa femme et de sa progéniture palpitaient encore.

Horribles réminiscences de carnage, qui n'étaient qu'un détail de l'immense boucherie que présenta Constantinople

aux jours qui suivirent sa prise! Mais les *Contes cruels de l'homosexualité* (comment parler ici d'homophilie!) ne sont pas nés en 1453.

*
**

En voici un autre qui date de vingt-trois siècles, rapporté par Tite-Live (Livre VIII, chap. XXVIII) :

« Cette année-là (1), le peuple romain entra, pour ainsi dire, dans une ère nouvelle de liberté : l'asservissement des débiteurs fut aboli; le droit changea, grâce tout ensemble à la luxure et à l'insigne cruauté de l'usurier L. Papirius. Il retenait chez lui C. Publilius, qui s'était livré à lui pour répondre des dettes de son père; l'âge, la beauté du jeune homme, qui auraient pu émouvoir sa pitié, n'enflammèrent que son penchant au vice et à l'outrage. Prenant cette fleur de jeunesse (*florem aetatis*) pour un supplément d'intérêt de sa créance, il essaie d'abord de la séduire par d'impudiques paroles; puis, comme Publilius ferme l'oreille à ses instances, il cherche à l'effrayer par ses menaces et lui représente par instants sa position. Voyant enfin qu'il avait plus de souci de l'honneur de sa naissance que de sa fortune présente, il ordonne qu'on le mette nu (*nudari jubet*) et qu'on apporte les verges.

« Déchiré sous les coups, le jeune homme s'échappa par la ville, se plaignant à tous de l'infamie et de la cruauté de l'usurier; les citoyens viennent en foule, émus de compassion pour sa jeunesse, indignés de son outrage; on s'échauffe, on craint pour soi, pour ses enfants, un pareil sort; du Forum, où on se rassemble, on court à la Curie. Et comme les Consuls, surpris et entraînés dans ce mouvement, avaient convoqué le Sénat, à mesure que les sénateurs entrent dans la Curie, on se précipite à leurs pieds, on leur montre le dos déchiré du jeune homme (*laceratum juvenis tergum*). Ce jour-là, la violence et l'attentat d'un seul brisèrent un des plus forts liens de la foi publique : les Consuls eurent ordre de proposer au peuple que jamais, sinon pour crime, et en attendant le supplice mérité, un citoyen ne pût être tenu dans les chaînes ou les entraves : les biens du débiteur, non son corps, répondraient de sa dette. Ainsi tous les citoyens captifs furent

(1) Dans un chapitre précédent, Tite-Live dit qu'à la même année se rapporte la fondation d'Alexandrie en Egypte et la mort d'Alexandre, roi d'Epire — pas Alexandre le Grand... Bien que Crévier fasse observer qu'il y a ici un décalage de quelques années, il nous suffit, à nous autres profanes de l'histoire, de croire que c'était l'an 332 avant Jésus-Christ.

libres, et on défendit pour toujours de remettre aux fers un débiteur... »

Au moins cette histoire a tourné pour le bien de l'humanité. Mais imaginez ce beau garçon nu à la peau lacérée par les coups, courant à travers les rues de Rome et criant au secours..., on se sentirait ému à moins. Et je vous prie de faire attention à ce commentaire de l'historien austère, qui est du plus pur humour britannique avant la lettre : « *Prenant cette fleur de jeunesse pour un supplément d'intérêt de sa créance.* » B. de Vigenère traduit fort plaisamment : « Pour ce que réputant la prime fleur de l'adolescent luy estre acquise pour les arrérages. »

*
**

Nous avions besoin de nous dérider avant de reprendre la suite de nos *contes cruels*. Nous en sommes d'ailleurs au dernier — non de l'histoire, mais de la chronique d'aujourd'hui.

A peine un demi-siècle plus tard, à Athènes cette fois, sous Démétrios Ier Poliorcète (2), un de ces mauvais rois qui, selon Plutarque, non seulement cherchent le plaisir et la volupté au lieu du bien et de la vertu, mais ne savent même pas prendre le vrai plaisir et la vraie volupté, les Athéniens, renchérissant en flatterie et bassesse, avaient logé Démétrios dans la partie postérieure (opisthodomos) du Parthénon. Il se disait là être l'hôte de Minerve, qu'il ne ménagera guère, bien qu'il se laissât appeler son frère cadet :

« Celui qui prit l'Acropole pour auberge
et fit entrer les putains chez la Vierge. »

Il jeta, dit Plutarque, tant d'opprobre du haut de l'Acropole sur des garçons libres et des femmes bourgeoises, qu'on pensait que ce lieu redevenait sacré lorsqu'il ne s'y adonnait à la licence qu'avec Chrysis, Lamia, Dimo et Antikyrra, ses putains.

« ... Et en ce qui concerne les autres faits, il vaut mieux pour l'honneur de la ville n'en point parler. On doit s'arrêter cependant devant la vertu et la sagesse de Démoclès. C'était un garçon encore impubère; il n'avait pas manqué d'être aperçu par Démétrios, parce qu'il avait obtenu la publicité de la beauté : on l'appelait Démoclès le bel. Et bien que beaucoup d'hommes lui eussent fait la cour, offert des cadeaux ou cherché à l'intimider, il n'avait cédé à personne; finalement, évitant les palestres et le gymnase, il fréquentait un établissement privé pour se baigner. Démétrios, l'ayant épié, y pénétra lorsque Démoclès s'y trouvait seul. Et le garçon, ayant constaté la solitude et le danger (de viol) imminent, enleva le couvercle de la chaudière et, se jetant dans l'eau bouillante, périt d'une façon indigne, mais avec un esprit digne de la patrie et de sa beauté, non comme ce Cléaïmetos, fils de Cléomédon, qui par les faveurs qu'il accorda à Démétrios, obtint de lui une lettre à la communauté exigeant que Cléomédon fût libéré d'une condamnation à payer 50 talents... »

*
**

A penser à l'horrible supplice du pauvre garçon, on enrage contre tous ceux qui, à travers les âges, ont eu recours à la violence pour satisfaire leur désir. Il n'est de plaisir que partagé. Et combien de ces crimes sont restés impunis! Ils constituent la page noire de l'homophilie qui sert à ses détracteurs pour la peindre toute en noir. Cependant, à aucun hétérosexuel — (encore moins aux homophiles) — n'est jamais venue la pensée d'abolir l'amour hétérosexuel à cause de ses viols et de ses drames innombrables : *ôn ouk estin arithmos.*

DEMIS.

(2) Poliorcète, du verbe grec *poliorkô*, « assiéger ». Fils d'Antigone, roi de Macédoine de 295 à 283 avant Jésus-Christ.

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale

Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

Articles philosophiques et scientifiques,
récits, poèmes, illustrations

ONE, 2 256 Venice Bd, Los Angeles, 12, California, U.S.A.

Abonnement : 30 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

NOUVELLES D'ITALIE

par

MAURIZIO BELLOTTI

Cinéma. — La nouvelle loi sur la censure, plus libérale que l'ancienne, commence à donner ses premiers fruits; jamais, en fait, n'ont paru sur les écrans italiens tant de films contenant un élément homoérotique.

Le plus explicite est *Quelle Due* (« *Ces deux là* »), titre français « *La Rumeur* », de W. Wyler, tiré de la fameuse comédie de Lilian Helmann, *Children's Hour* (« *L'Heure enfantine* »), qui raconte l'histoire d'un groupe de gamines qui accusent leurs professeurs (femmes) d'entretenir des rapports lesbiens. Cette accusation a les apparences d'une calomnie, mais une des deux femmes se rend compte qu'effectivement il existait entre elles un amour anormal et se suicide (*Arcadie,* n° 103-104, juillet-août 1962, p. 460).

Les spectateurs italiens ont vu également les films *Tempête sur Washington* (*Arcadie,* n° 108, p. 668), *Un goût de miel,* d'après la pièce de Shelan Delaney (*Arcadie,* n° 77, p. 318) et *La Rouge,* d'après le roman d'Alfred Anderesch qui a été publié en France sous le titre *Le Voyage d'Italie.*

Comme films proprement italiens, citons *Il Mare* (« *La Mer* »), mis en scène par Patroni-Griffi, dont le principal personnage est un acteur déçu par la trahison de sa maîtresse et qui, à la morte saison, se réfugie à Capri où il noue avec un jeune homme un peu mystérieux d'étranges liens d'amitié vaguement passionnelle; *Anima Nera* (« *Ame noire* »), de Roberto Rossellini, d'après le roman de Patroni-Griffi dont nous avons déjà entretenu les lecteurs d'*Arcadie; La Cuccagna* (« *La Cocagne* »), de Luciano Salce, où figure un personnage efféminé des plus explicites; *Copacabana Palace,* de Steno, qui raconte l'histoire d'une femme dont le mari et l'amant sont homosexuels; *La Comare Secca* (« *La commère sèche* »), de A. Bertolucci, film à l'atmosphère et aux personnages typiquement pasoliniens, où le personnage homosexuel joue un rôle important et plutôt sympathique; *L'Isola d'Arturo*

(« *L'Ile d'Arthur* »), de D. Damiani, d'après le roman d'Elsa Morante portant ce titre que connaissent les lecteurs d'*Arcadie* (n° 67-68, p. 407).

Citons enfin et surtout *Agostino,* de Mauro Bolognini, d'après l'œuvre de Moravia récemment réimprimée en France. Pour donner une idée de l'importance de ce dernier film du point de vue homophile, citons la réaction rageuse de la rédaction de la revue d'extrême droite *Vita,* dont voici le texte : « Au compte rendu de notre critique cinématogra-« phique sur le film *Agostino,* la rédaction de *Vita* estime « nécessaire, à titre exceptionnel, d'ajouter quelques mots. « Indépendamment de la valeur artistique de ce film, qui est « justement nulle, il n'est pas possible de ne pas souligner « la scandaleuse immoralité de l'œuvre, qui constitue une « véritable apologie de l'homosexualité : les rapports contre « nature entre un homme et un groupe de jeunes garçons « sont décrits au moyen d'images explicites et complaisantes, « avec une gratuité et une insistance stupéfiantes. L'esprit « même du récit de Moravia en est profondément modifié et « dévié, pour sacrifier, en quelque sorte, à une tendance qui « se manifeste avec une audace de plus en plus inquiétante « dans les milieux du cinéma et du monde de la culture. « La censure — cette censure contre les interventions de « laquelle *Vita* s'est si souvent battue lorsque cela en valait « la peine — n'a rien trouvé à redire à ce film, qui irrite et « offense la sensibilité commune. La projection d'une telle « bande ne pourrait guère se justifier que si elle aboutissait « à susciter un mouvement irrésistible de répulsion et de « révolte de la part de l'immense majorité du public et, par « là, à ouvrir les voies à une discussion générale d'un pro-« blème qui va s'aggravant de jour en jour..., à savoir « l'influence que les corrompus et les corrupteurs peuvent « exercer impunément sur la jeunesse par les moyens de l'art « et du spectacle. Un tel débat profiterait aux véritables « artistes, qui n'ont aucun intérêt à être confondus avec les « pornographes. Qu'en dit le ministre Folchi? »

Théâtre, radio, télévision, disque. — Il ne semble pas, à voir les affiches des principaux théâtres italiens, que l'abolition de la censure ait beaucoup stimulé le courage des directeurs de troupes. Je ne vois guère à signaler qu'une pièce de Tennessee Williams représentée au festival de Spolète, intitulée *The Milk Train Doesn't Stop Here Any More* (« *Le train du lait ne s'arrête plus ici* »), dont le principal personnage est une espèce de vieux clown en jupons, Flora Goforth, qui tombe amoureuse d'un jeune poète efféminé nommé Chris, lequel se refuse à satisfaire ses désirs et s'en va; le tout se déroule dans le climat de méchancetés et de criailleries familier aux spectateurs de Tennessee Williams.

A la radio nous avons pu entendre une comédie assez ambiguë de Peter Shaffer, *Five Finger's Exercise* (*Exercice pour les cinq doigts*), qui met en scène un tailleur aux goûts un peu étranges.

Tout à fait sensationnelles, par contre, ont été deux émissions de télévision consacrées à Sandro Penna au cours desquelles ont été lus de ses poèmes d'un ton spécifiquement homophile. Les allusions aux mœurs de Sandro Penna lui-même n'ont pas manqué.

Les discophiles peuvent se procurer un disque de poèmes de Walt Whitman (édition *Nuova Accademia*), où figurent plusieurs pièces nettement homosexuelles tirées du recueil *Calamus*, et une chansonnette assez stupide mais très libre intitulée *Il terzo sesso* (« *Le troisième sexe* »), édition *Italdisc*.

Livres. — Plusieurs traductions du français : *Notre-Dame des désemparés*, de Murciaux (en italien « *La Madonna dei Poveracci* »); *Chaque homme dans sa nuit*, de Julien Green (« *Ciascuno la sua notte* », édition Bompiani); *La Pitié de Dieu*, de Jean Cau (« *La Pietà di Dio* », édition Mondadori); *Le Spectateur nocturne*, de Roger Peyrefitte (« *Lo Spettatore notturno* », édition Longanesi); *Alexis ou le Traité du vain combat*, de Marguerite Yourcenar (« *Alexis o Il Trattato della lotta vana* »), ainsi que, du même auteur, *Le Coup de grâce* (« *Il Colpo di grazia* »). Tous ces ouvrages ont été déjà recensés en *Arcadie*.

A signaler, en outre, un choix d'œuvre de Sade en traduction italienne chez Feltrinelli, et *La Renonciation* (« *La Rinuncia* »), de Guillaume Chpaltine (aussi chez Feltrinelli), qui est une véritable galerie de personnages étranges et ambigus, dont certains plus ou moins homophiles.

Traduit de l'anglais, l'éditeur Mondadori a publié *Giovanni's Room*, de James Baldwin (« *La stanza di Giovanni* », en français « *Giovanni mon ami* »), commenté dans le numéro 57 d'*Arcadie*.

Deux œuvres de Bert Ehrlich ont vu le jour en traduction chez Longanesi : *Passione di gioventù* (« *Passion de jeunesse* »), « *La Ragazza dai capelli arancio* » (« *La fille aux cheveux oranges* »). Ces deux livres baignent dans une atmosphère d'érotisme où l'homosexualité tient une large place, surtout le premier, qui se situe dans un milieu de jeunes « blousons noirs » newyorkais et où l'on assiste, entre autres, au viol d'un garçon.

Dans le domaine des essais, il faut signaler une étude de Erich Larrabee publiée chez Bompiani, où il est assez longuement question de l'homosexualité en Amérique dans le domaine des arts et du cinéma. Selon l'auteur, le thème de

l'homosexualité court, plus ou moins visible et reconnaissable, à travers toute la production littéraire et cinématographique des Etats-Unis, qu'il s'agisse des comédies mettant en scène l'exhibition d'une féminité semi-hystérique, ou des romans dont les héroïnes recherchent la satisfaction dans le sado-machochisme, ou même des westerns.

Chronique. — Dans un ouvrage posthume récemment publié chez Vallecchi, intitulé *Benedetti Italiani* (« *Bienheureux Italiens* »), Malaparte porte cette appréciation inquiétante sur les mains des personnages des peintures du XVe siècle : « Dans plusieurs de ces portraits, on ne voit pas « les mains. Elles sont cachées sous les plis du manteau, ou « de la houppelande, ou les fentes du justaucorps, ou enfilées « de gants. Mais ce que doivent être ces mains, les yeux, le « nez, la bouche, le front le laissent deviner. Imaginez les « mains de Laurent le Magnifique, à en juger d'après son nez « en bec d'aigle, son menton en galoche, ses yeux de sodo- « mite, son sourire aux lèvres étroites — un sourire qui donne « envie de voir si la pointe de sa langue n'est pas fourchue. « Et les mains de Julien de Médicis, comme on les devine « sur le portrait peint par Botticelli, avec la ligne de la « bouche, les yeux ombragés de longs cils de soie noire, la « courbure du nez, et surtout ce sourire ironique, moqueur, « aux lèvres étroites, qui donne à penser que tous ces Médicis « chevelus devaient avoir, à la place du petit oiseau, des « vulves étroites, taillées net comme des couteaux de « Scarperia, et, sous le justaucorps, de petits seins de femme, « fermes et roses, aux boutons vêtus de longues gazes. On « peut en dire autant du pape Léon X et du pape Clément VII, « qui furent tous les deux des Médicis de Florence, et qui « surent, mieux que personne, mettre la main, et même les « doigts, dans tous les trous, au point que quand ils la levaient « pour bénir et que l'on voyait ces deux doigts dressés, le « premier mouvement aurait été de fuir, si l'on n'avait pas « pensé qu'il était justement dangereux de tourner le dos à ce « moment là. »

De cette prose artistique, passons à une nouvelle intéressante de caractère archéologique, parue dans le *Corriere della Sera* et concernant la récente découverte de documents relatifs aux Ophites, secte chrétienne gnostique de l'Antiquité. Les experts de l'U.N.E.S.C.O., qui ont déchiffré ces documents, ont mis en lumière que ces hérétiques étaient dominés par une véritable obsessions sexuelle, qui les poussait à se dévêtir et à se livrer à la débauche au cours des cérémonies religieuses Le sanctuaire de leurs églises s'appelait la « chambre à coucher »; les officiants et les rites portaient des noms du même ordre. La doctrine des Ophites

s'appuyait sur cette phrase attribuée à saint Thomas : « Quand vous vous mettrez nus sans avoir honte, alors vous verrez le Fils de Dieu sans avoir peur. » Le même principe gouverne la vie de certaines communautés religieuses d'origine russe — en Guyanne britannique notamment — dont les membres se mettent nus pour célébrer le culte et pour protester contre les autorités civiles (on sait qu'une telle manifestation a récemment fait scandale au Canada, en présence du Premier Ministre en personne).

Les anciens hérétiques gnostiques subdivisaient les hommes (les mâles) en trois catégories : les *ylicii,* ou « *matériels* », qui ne pouvaient connaître le salut; les *psychici* ou « spirituels », qui ne pouvaient être sauvés; les *pneumatici* enfin, ou « inspirés », qui étaient prédestinés au salut par privilège divin. Quant aux femmes, pour être sauvées il leur fallait devenir hommes, selon la phrase attribuée à Jésus par l'Evangile apocryphe selon saint Thomas : « Je ferai de toute femme un homme, afin qu'elle puisse entrer dans le royaume des cieux. »

C'est à une femme, nommée Sonia, que les gnostiques attribuaient la chute de l'humanité, et de là dérivait leur mépris des femmes en général. De telles doctrines n'ont pas aussi entièrement disparu de nos jours qu'on serait tenté de le croire, à preuve l'oasis de Sioua en Egypte, fameuse dans l'Antiquité par le temple de Jupiter Ammon et par l'oracle que consulta Alexandre le Grand, et où, aujourd'hui, de nombreux garçons sont élevés... comment dire?... de façon à se passer de femmes, au point que les femmes qui veulent plaire aux hommes en sont réduites à s'habiller en garçons!

MAURIZIO BELLOTTI.

R.H. WARD

REMOUS

« Un internat et ses intrigues »

Ed. Plon — 12,35 F

LIVRES ANCIENS — LIVRES NOUVEAUX

LAWRENCE D'ARABIE

de

ANTHONY NUTTING (1)

The Sunday Times a publié les 10 et 17 septembre 1961 d'importants extraits d'un livre d'Anthony Nutting qui s'efforce, après beaucoup d'autres, de résoudre l'énigme Lawrence.

On sait que Thomas Edward était né le 16 août 1888, à la fin de l'ère victorienne, de l'union d'un authentique baronnet avec l'institutrice de ses enfants légitimes. Bien qu'il eût pris toutes les apparences de la régularité, ce faux ménage vivait donc en marge de son milieu puritain et traditionnaliste. Précocement intelligent, très sensible et très fier, imprégné à son insu des préjugés de l'Angleterre traditionnaliste du XIXe siècle, le jeune Thomas Edward fut profondément blessé quand il découvrit la situation irrégulière de ses parents : cette blessure secrète l'aurait entraîné à vouloir, par « compensation », se montrer supérieur à l'humanité entière, à réaliser le rêve antique de l'union heureuse de la volonté et du pouvoir.

Son horreur de l'amour physique aurait été portée à son comble par une autre épreuve qu'il a évoquée dans une page des *Sept Piliers de la Sagesse,* à peu près unique dans la littérature.

Au cours de l'expédition de Deraa, en novembre 1917, Thomas Edward, vêtu de haillons orientaux, fut arrêté par une patrouille turque, qui le prit pour un déserteur et le conduisit au commandant, un bey énorme, qui essaya de le posséder. L'Anglais s'étant défendu, le Turc le fit maintenir, lui déchira le cou de ses dents et lui lacéra le long des côtes avec une baïonnette, puis il l'abandonna à ses hommes, qui le fouettèrent et le violèrent. Jeté ensuite dans un débarras, Lawrence trouva des hardes minables, se glissa au dehors, parvint à rejoindre ses compagnons restés dans la banlieue

(1) *Lawrence of Arabie. The man and the motive,* by Hollis and Carter.

de la ville et regagna Azrak. Telles sont du moins les grandes lignes du récit détaillé que fait Thomas Edward de cette scène comparable aux abominations exquises des romans de la « Série Noire », mais contés par la victime.

Anthony Nutting est sceptique sur l'authenticité de l'anecdote : « Il semble incroyable qu'après une telle torture il ait pu, au bout de quelques heures, retrouver assez de force pour s'échapper et retourner jusqu'à ses amis, courant, selon son propre récit, 300 miles à dos de chameau en soixante-dix heures dès le lendemain de son supplice. »

Déjà Richard Aldington, dans son ouvrage *Lawrence l'imposteur,* dont la traduction française a paru chez Amiot Dumont à la fin de 1954, avait mis en doute le récit de Lawrence. Selon cet auteur, dont les attaques contre Lawrence se sont d'ailleurs souvent révélées injustes, Thomas Edward aurait admis dans une lettre adressée à Mrs. G. B. Shaw qu'en réalité il avait bien été violé par le bey. Mais cette lettre, pense Mr. Nutting, n'a jamais été retrouvée (2).

Dans sa pièce, *Ross* (c'est le nom sous lequel le colonel Lawrence en 1922 s'engagea dans la R.A.F. comme simple soldat), pièce traduite en français sous le titre *Lawrence d'Arabie,* Térence Rattigan est allé jusqu'à soutenir que le bey aurait sciemment violé Lawrence en sachant qu'il était homosexuel, afin de briser sa volonté en l'obligeant à prendre du plaisir malgré lui! Mais il est hors de doute que le bey ignorait à qui il avait affaire. S'il avait découvert l'identité de son prisonnier, dont la tête était mise à prix, il l'aurait fait exécuter après des supplices pires encore. La théorie de Térence Rattigan ne repose sur aucune base historique.

En réalité, l'histoire de Deraa demeure une énigme : « Lawrence ne confia jamais la vérité sur ce sujet à personne et mourut en emportant ce secret dans la tombe. »

(2) Dans le *Sunday Times* du 24 septembre 1961, un lecteur de Liverpool, Mr. K. J. Fielding, signale que la lettre de Lawrence à Mrs. Bernard Shaw n'est pas perdue comme le croit Mr. Nutting. Elle est au British Muséum avec toute la correspondance de Mrs. Shaw, et date du 26 mars 1924. Elle dit ceci : « Cette nuit-là..., par peur de la souffrance ou plutôt pour gagner cinq minutes de répit d'une torture qui me rendait fou, j'ai abandonné la seule possession que tout homme ait en naissant, mon intégrité corporelle... Depuis lors cela me poursuit..., même après la mort, les âmes pures me crieront : Impur, impur! » Cher et infortuné Thomas Edward! Fallait-il qu'il t'ait marqué le despotisme abêtissant de ton époque victorienne! On te souhaiterait (si les puritains étaient admis au Paradis!) le vocabulaire de L. F. Céline pour répondre à ces ectoplasmiques radoteux : « ... Ils me voient pas beau?... Si ils se voyaient comme je les vois! ça serait atomique la façon qu'ils se feraient sauter..., bouffées de neutrons!... l'horreur du hideux!... têtes! âmes! culs!... oui!... oui!... » (*D'un château l'autre.*)

Qu'y a-t-il, se demande Nutting, « à la racine de l'énigme Lawrence » ?

La réponse est probablement donnée par la démission de celui qu'on devait appeler « l'émir de La Mecque », « le roi sans couronne de l'Arabie », et son entrée à la R.A.F. comme simple soldat. Songeons qu'au sommet de sa puissance, à la mi-mars 1918, le lieutenant-colonel Lawrence était le conseiller le plus écouté de Fayçal. Il était à la tête d'une armée arabe d'environ 3.000 hommes; sa garde personnelle comportait 80 guerriers; il disposait de 700 chameaux du corps de transport britannique et d'un crédit de 300.000 livres. « Lui-même, dit Willy Bourgeois, portait des robes de pure soie blanche et un manteau de laine de même couleur, brodé de fils d'or et d'argent. Son voile de tête était fixé par une torsade de soie rouge ornée d'anneaux d'or massif. » (*Lawrence, roi secret de l'Arabie.*) Lors de son arrivée à Damas, il avait reçu un accueil triomphal. Les rues grouillaient d'une foule énorme et enthousiaste. Des toits tombaient des tapis et des fleurs. Les hommes lançaient leurs turbans en l'air et les femmes déchiraient leurs voiles. Et c'est cet homme prestigieux qui, en 1922, ne veut plus être qu'un numéro. Les journalistes curieux le découvrent faisant la vaisselle au mess des Sous-Officiers.

« On a souvent cherché à expliquer cette énigme, dit Nutting, en affirmant que Lawrence était un homosexuel torturé : mais personne n'a jamais produit la moindre preuve à l'appui de cette affirmation. »

Il n'y eut pas l'ombre d'une allusion à ce sujet pendant le temps que Lawrence passa à la R.A.F., et David Garnett affirme avoir vu une lettre de Lawrence dans laquelle celui-ci affirmait que l'idée des relations homosexuelles lui répugnait physiquement.

« Sa bâtardise le rendait hostile à toute idée de sexe..., il avait horreur du contact physique avec qui que ce fût. » Voilà le pauvre Lawrence rapidement classé parmi les insexuels!

On a parlé de son amour malheureux pour Miss Sarah Aaronsar, mais c'est de la fantaisie : les dates ne coïncident pas. Vis-à-vis des femmes, il fut chaste autant qu'un moine.

Reste l'énigme posée par S.A. le « Begetter », cet être dont l'amour aurait dominé la vie de Lawrence, et dont nous ne connaissons que les initiales. *Les Sept Piliers* s'ouvrent par un poème admirable dans lequel l'auteur s'adresse à ce dédicataire inconnu pour lequel il déclare avoir réalisé ses exploits et dont il pleure la mort au moment de la victoire :

« Je t'aimais..., l'amour, las de ta route, tâtonna jusqu'à ton corps notre bref salaire... »

Robert Graves et A. W. Lawrence identifient S.A. à Sheik

Ahmed avec lequel Thomas Edward aurait eu un « blood brotherhood », un pacte de fraternité, avec lequel aussi il cohabita à Carchemisch, voyagea en Syrie et au Sinaï et auquel, sans crainte de révolter cinquante passions imbéciles, il fit faire un séjour à Oxford. Ce petit chamelier, mort du typhus en 1918, est à la source de ce qu'a fait « Sidi Lawrence » pour le peuple arabe. Tel n'est pas l'avis de Nutting qui, voyant en Lawrence une sorte de séminariste sirupeux de chasteté, soutient intrépidement que l'être pour lequel fut écrit le poème — dédicace passionné des *Sept Piliers* — fut un être imaginaire, un symbole.

Où faut-il donc chercher le secret du caractère de Lawrence? Dans son masochisme, répond Nutting. Lawrence aimait se mortifier physiquement. Il éprouvait du plaisir à être humilié. De là sa spectaculaire « recherche de l'abjection » quand, après avoir mené à la victoire la révolte arabe, il entra à la R.A.F. comme simple soldat, sous le nom peu voyant de John Ross.

L'adorable souffrance découverte à Deraa, en lui révélant son anormale convoitise d'un paradis de tortures, l'avait affolé. Il raconta et avoua cela dans la première édition de son livre, mais ce passage fut ensuite supprimé. A partir de cette révélation de l'anomalie de sa personnalité il fut un homme changé. Il cessa de croire à sa « mission » surhumaine, et, quand son entreprise de la création d'un empire arabe s'effondra, il s'effondra avec elle.

Le mérite de Nutting c'est d'insister sur deux traits importants de la personnalité de Lawrence : son obsession au sujet de l'illégitimité de sa naissance, qui le jeta en dehors des voies communes, et son masochisme. Déjà Jean Béraud-Villars, dans *Le Colonel Lawrence ou la Recherche de l'Absolu* (Albin Michel), soulignait que Thomas Edward, né dans un milieu essentiellement victorien (un cloaque de bêtise)!, devait garder dans ses pensées les plus audacieuses certains préjugés d'un Anglais de 1900. Béraud-Villars imagine la mère de Thomas Edward « prude, aussi peu faite que possible pour une situation irrégulière, hantée par l'idée de sa faute, s'efforçant d'élever ses enfants suivant des principes opposés ». Quant au masochisme de Lawrence, il ne peut manquer de frapper le lecteur de la description du festin de tortures de Deraa (3).

Mais a-t-on le droit d'affirmer que la bâtardise rendait l'Aventurier hostile à toute idée de sexe? Lawrence lui-même,

(3) « Je me souvins plus tard que le caporal m'avait fait lever d'un coup de sa botte cloutée. Je lui souris stupidement : une chaleur délicieuse, probablement sexuelle, se gonflait en moi et me traversait », écrit Thomas Edward dans les *Sept Piliers de la Sagesse.*

par ses écrits, n'a-t-il pas fait naître des soupçons précis sur son homosexualité? S'il n'y eut pas de ragots pendant son passage à la R.A.F., il y en eut pendant la guerre et Bremond y fait une allusion (Cf. Béraud-Villars, p. 352).

A-t-on le droit, d'autre part, d'expliquer les démarches d'une personnalité aussi riche par son masochisme inconscient ou par son homosexualité? Un caractère est « une perspective irréductible sur les valeurs » (Paul Ricœur) qui ne s'explique jamais complètement. Jung a montré qu'il existait en l'homme une sorte d'équilibre entre la partie lumineuse et la partie obscure de la personnalité.

La victime consentante de la nuit prend largement sa revanche le jour, n'en doutez pas.

« De même que tout homme héberge, dans les recoins de sa conscience, un sadique en puissance, de même, en chacun de nous, le rêve fou du masochisme ne demande qu'à s'épanouir », écrivait récemment Michel Caen dans *Midi Minuit fantastique* (n° 2).

Mais pourquoi vouloir toujours expliquer le supérieur par l'inférieur? Thomas Edward Lawrence est un mystique. Il a entendu gronder à ses oreilles l'avertissement terrible de l'*Ecclésiaste :*

« Puis j'ai considéré toutes mes œuvres que mes mains avaient faites et le labeur que leur exécution m'avait coûté; et voici, tout est vanité et poursuite du vent; il n'y a aucun profit sous le soleil. »

(*Ecclésiaste,* chap. II, 11 — édit. Crampon, p. 850.)

Notons que l'*Ecclésiaste* n'est point l'œuvre d'un masochiste, mais du Roi Salomon, qui avait eu sept cents femmes princières et trois cents concubines!

Je suis persuadé que la R.A.F. fut pour Lawrence, quand il eut constaté la défection des Alliés à la cause du peuple Arabe, ce que fut la Trappe pour Rancé, quand, venu joyeux à un rendez-vous d'amour il eut contemplé le corps de sa maîtresse déchiré par les embaumeurs : la R.A.F. fut un volant exerçant par des rythmes sociaux une action régulatrice sur son âme convulsée.

Lawrence et Rancé, en leur gloire de misères, peuvent cacher un certain masochisme : la conscience n'est jamais simple. Mais on peut supposer avec davantage de raison que l'ensevelissement au cloître ou à l'armée est l'achèvement d'un cycle, l'accès à un autre plan (4).

« Et toi, âme confiante, retourne à ton Seigneur, contente de lui, qui est content de toi », dit le *Koran* (5).

Et l'homosexualité de Lawrence! On n'a pas de preuve, dit Nutting. Comme s'il était fréquent d'en trouver en un tel domaine! Chacun sait que les preuves sont l'exception et que l'historien doit se contenter le plus souvent d'apprécier des probabilités. Roger Stéphane, pour Lawrence, l'a fait d'une manière définitive. L'intimité avec Sheik Ahmed avait un incontestable fond Gidien. Et qu'on n'objecte pas la modestie de la condition d'Ahmed! Les homosexuels sont les seuls vrais démocrates : ils savent que la valeur d'un être n'a souvent rien à voir avec sa place dans la hiérarchie sociale (6). A qui fera-t-on croire que les vers passionnés sur lesquels s'ouvre l'ouvrage de Lawrence s'adressent à un souffle de vent? Que c'est simple hasard si, dès la deuxième page, Thomas Edward explique et justifie les habitudes homosexuelles chez les soldats qui se battaient au désert? Et comment contester le plaisir qu'il prendra plus tard à relater l'amitié particulière de Farradj et de Daoud?

« Il dit « nos hommes » et l'on sent qu'il est tout près de dire « nous » et parle avec une ferveur gênante (*sic*) des joies de ces amis frissonnant dans un creux de sable », écrit Béraud-Villars (7).

Comme Gide, Lawrence était de ces homosexuels qui se contentent d'un « bref salaire ». Mais s'il a « tracé en étoiles sa volonté dans le ciel », c'était afin de gagner pour l'humble dédicataire des *Sept Piliers*, son frère d'élection, la liberté.

SERGE TALBOT.

---

(4) « *Le beau corps déchiré gisait dans sa demeure*
On entendait pleurer tous bas dans les fossés
On entendait parler tout haut les embaumeurs
Mon pays faut-il que tu meures
Et tout un peuple avait le regard de Rancé. »
(Aragon : *Les yeux d'Elsa.*)

(5) *Sourate de l'Europe*, 89.

(6) « *Œdipe.* Apprenez que tout ce qui se classe empeste la mort. Il faut se déclasser, Tirésias, sortir du rang. C'est le signe des chefs-d'œuvre et des héros. Un déclassé, voilà ce qui étonne et ce qui règne. »
(Jean Cocteau : *La machine infernale.* Acte IV.)

(7) Le *Canon Maximianus* croit moins facilement que Nutting à la chasteté. Sur le point de savoir s'il y a lieu d'interdire les abbés ravagés par la luxure il répond dans sa distinction 81 : « On dit communément que nul ne doit être déposé de sa charge pour fornication, vu que peu se trouvent qui soient exempts de ce vice. »
(Cité par J. K. Huysmans dans *Là-bas.*)

LE SACRE DE LA NUIT

par

COLIN WILSON (1)

Le livre de Colin Wilson n'est pas un roman ordinaire, non plus d'ailleurs que son auteur ne peut être considéré comme un écrivain vulgaire.

Chef de file des *Jeunes hommes en colère*, il s'est fait connaître chez nous par deux essais, traduits en français, *L'Homme en dehors* et le *Rebelle en face de la religion.*

Le voici qui aborde aujourd'hui, non sans bonheur, le domaine de la fiction avec le *Sacre de la Nuit.*

Le choix fait par lui d'un sujet à plus d'un titre singulier n'est pas un hasard mais, j'en demeure persuadé, mûrement délibéré.

Ce livre est conçu comme un des puzzles chers à nos amis d'Outre-Manche et quand au terme des 468 pages qui le composent on croit avoir recomposé la figure centrale, il n'est pas le moins du monde certain que tous les morceaux soient exactement remis à leur place.

Tout débute par la rencontre, à une exposition consacrée aux Ballets Russes, du narrateur Gérard Sorme et d'Austin Nunne dont on apprend très vite que sous un aspect physique un peu insolite — assez slavisant — se devine sans peine un homosexuel riche et oisif.

Ce n'est pas seulement le physique qui est singulier chez Austin mais plus encore le comportement.

Sorme qui ne partage en rien ses goûts, mais qui ne les condamne pas, se sent très vite attiré par la personnalité qu'il pressent entre eux.

Austin Nunne (sorte de Raymond Roussel moins doué) est accablé par un excès de fortune qui est un obstacle à créer une œuvre. Le sentiment de cette insuffisance a peu à peu donné à sa vie une degré de tension presque insoutenable.

---

(1) Gallimard. Prix : 23 F.

Les approches de ce personnage complexe, attirant et repoussant à la fois, sont admirablement décrites. Progressivement Sorme est fasciné par Austin, par ce qu'il devine d'innommable et d'obscur en lui.

C'est qu'Austin, à son homosexualité de base, joint un sadisme qui l'entraîne à assassiner un certain nombre de femmes — en général des prostituées — de Whitechapel.

Et je sais bien qu'en choisissant un cas limite, Wilson risque d'encourir plus d'un blâme.

J'ai moi-même souvent déploré que, pour trop d'auteurs, l'homosexualité ne soit dépeinte que sous un jour pathologique (névrose, meurtre, suicide, etc...).

Mais ce qui chez d'autres est, soit malveillance, soit facilité, ne peut être imputé à Wilson.

Son art est d'avoir su lier toute une philosophie de la recherche esthétique et mystique avec des états de conscience aberrants et de montrer, sinon que nous sommes tous des criminels en puissance, à tout le moins qu'il y a en tout homme, ou peut-être en tout intellectuel, des zones d'ombre inquiétantes et immenses.

Sorme se sent en effet très proche d'Austin et s'il se refuse à le condamner, c'est qu'il a l'intuition, qu'avec un peu de malchance, il aurait pu, lui aussi, rouler aux abîmes.

Aussi lui vient-il en aide et se compromet-il pour lui.

Il ne le condamne jamais et refusant de se solidariser avec la Société ne consent pas à le dénoncer, bien qu'il en soit vivement pressé par un psychiatre attaché à la police.

C'est que Sorme est, mieux que beaucoup, à même de comprendre Austin en raison du parallélisme de leur démarche intellectuelle.

Austin, « que la terreur ne quitte jamais » et qui porte le poids d'une hérédité paternelle pathologique, est un être foudroyé. Ses possibilités d'échange et de réponse se sont consumées dans la fournaise des hontes et de l'épuisement. Il se dépeint lui-même comme semblable à un vieux tapis de cheminée parsemé de trous aux bords carbonisés, des braises incandescentes ont brûlé l'endroit où devrait se trouver le cœur.

Et voilà en quoi ce cas d'exception peut être exemplaire de l'homosexuel dans un monde hostile.

Combien répandu parmi nos semblables, ce type d'homophile qui adopte des attitudes théâtrales et vit son existence comme un rôle plus ou moins bien tenu sur un tréteau parfois dérisoire.

En démolissant lois et tabous, Austin, revenu de tout, croit accomplir l'acte de protestation le plus véhément et affirmer sa liberté personnelle en cherchant à provoquer une crise irrémédiable qui le débarrasserait de sa fortune et de ses privilèges — peut-être de sa vie.

On ne peut pas ne pas faire un rapprochement avec le comportement de Wilde entre la première et la seconde phase de son procès.

Elevant le débat, Wilson expose que l'individu, quand il commence à se haïr, en vient à exprimer le dégoût qu'il a de lui-même par des actes de violence ou par des actes de masochisme (boisson, drogue, etc..).

Sur un plan plus général, les gens se laissent longtemps mener par les moyens habituels (presse, radio, cinéma, télévision, et autres procédés de laminage), puis une rancune les envahit et la courbe des crimes sadiques, de la délinquance juvénile — ce phénomène mondial mais non fortuit — des suicidés, monte en flèche.

C'est que l'homme « ne peut se passer d'une marge d'irrationnel. Le paradis sur terre, il n'y tient pas. L'homme ne tient pas à être Adam sans péché dans l'Eden. Il préfère être Dieu ».

Pour Wilson, une dégradation continue de l'être humain s'est accentuée au cours des âges : du dieu en exil des Egyptiens on l'a réduit à une âme immortelle suspendue entre ciel et enfer, au dernier stade, à un individu astreint à des devoirs envers le prochain.

Revenir à la conception première est une tâche qui s'impose.

Les forces motrices de l'univers sont étrangères au Bien et au Mal, elles ne tendent qu'au mouvement éternel et n'engendreront que des créatures de tempête (Napoléon, Gengis-Khan, Hitler), les Ennemis auxquels Wilson, mais pas dans ce roman, oppose les Intercesseurs.

On voit quels prolongements cette œuvre peut susciter.

Si, dans un tel débat, l'homosexualité peut paraître passer au second plan, elle ne fait jamais l'objet d'une condamnation.

Elle permet à Sorme et à divers personnages secondaires maintes élucidations.

Il ne considère pas que l'homosexualité soit une maladie, on ne la guérit pas plus que la religiosité ou tout autre habitude de l'homme.

Certes il regrette que les homophiles soient exagérément centrés sur eux-mêmes, mais il reconnaît qu' « il n'existe aucun moyen de tracer une frontière entre l'érotisme naturel et la perversité ».

Il comprend que ce soit dans le domaine sexuel qu'un acte de protestation puisse revêtir des formes extrêmes, puisque c'est dans ce domaine que la plupart des gens souffrent d'insatisfaction.

L'exemple funeste d'Austin lui permettra sans doute d'échapper à divers personnages dont tout un chacun peut être peu ou prou la victime : le détraqué, le fanatique, le pervers.

Ne faudrait-il pas que soit restitué à l'homme ce pouvoir divin qui lui a été dérobé, cette liberté qu'il n'entrevoit plus que confusément à travers l'impulsion sexuelle et qui pourrait être, non plus une vision dévastatrice, génératrice de crimes, mais un état intérieur d'une intensité inégalée, une puissance si grande et un moyen de connaissance si parfait qu'il permette de négliger tous les autres!

SINCLAIR.

Der Kreis LE CERCLE The Circle

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

ROGER PEYREFITTE

LA NATURE DU PRINCE

Ed. Flammarion — 9,50 F

Arches : 60 F — Lana 40 F — Alfa 20 F (port en plus)

MARIE-LOUISE VILLIERS

ÉCLAIRAGE AU NÉANT

« Le trop beau garçon »

Ed. Julliard — 158 p. — 8,40 F

ARCADIE

Numéro spécial :

QUE SAVONS-NOUS DE L'HOMOPHILIE ?

120 p. — 4 F

RELIURES

1962-1963

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

JACQUES

vous prépare sa bonne cuisine
à son RESTAURANT

L'INCOGNITO

40, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS-9e
PROv. 06-88 — Métro Montmartre

ENTRÉE PAR LE COULOIR FERMÉ LUNDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

3, rue Hoche

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

CHEZ CHARLY

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1er

L'UNIQUE RESTAURANT DES ARCADIENS

Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un cadre très intime et dans une ambiance agréable

Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables

Réservez vos tables, en particulier le
SAMEDI et DIMANCHE SOIR
Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI
(Métro : Palais-Royal ou Pyramides)

REUNION LYON. 24.III.INSCRIVEZ-VOUS TRES RAPIDEMENT SVP. FAITES L'EFFORT D'ASSISTER A CETTE REUNION.-

Dernier PEYREFITTE sorti. Il reste des EX. de luxe. Voir prix publicite dans revue.-

==========

LIBRAIRIE: toute commande de LIVRES peut nous etre faite.
ALBUM DER KREIS. 100 DESSINS: 30 F- 100 PHOTOS:32 F avec port.
N° ANNIVERSAIRE D'ARCADIE, N° 100,120 pages: avec port: 4 F-

LETTRE PERSONNELLE: envoi ce 15.III. Prochaine:15.IV.-
DROIT CIVIL: nous publions séparément le texte de la causerie donnée au Club et qui concerne TOUT ce qu'un Arcadien doit savoir concernant: achat commerce,appartement, testament.Arcadien seul,sans famille,arcadien ayant un Ami, voulant acheter avec lui, le faire héritier;etc. CE DOCUMENT, port compris: 3 F- (ceux Abonnés à la LETTRE le recevront avec la Lettre.)-

++++++++++++++++++++++++

Echange en toute propriété LOGEMENT 2 P.PARIS XII.ardt. CONTRE maison avec terrain région parisienne,entre 40,100 Km de Paris.-
SVP: NOUS SIGNALER TOUJOURS : CHAMBRES...EMPLOIS. Merci

RAPPEL : CLUB PARIS: TENUE EXEMPLAIRE.PAS DE STATIONNEMENT RUE BERANGER.- INTERDICTION ABSOLUE DE VENIR AVEC DES NON-INSCRITS.Aucune inscription nouvelle le dimanche.-

I SEULE ADRESSE: 19 RUE BERANGER.PARIS.III. Métro:REPUBLIQUE-

MARS 1963. CLUB.PARIS. TUR 09 63.
Club normalement ouvert:MERCREDI.VENDREDI.20H30.23H30.DIMANCHE 16H.20H15

ENTREE STRICTEMENT RESERVEE AUX MEMBRES INCRITS.-

DIM.17.III.16H. 2eme représentation du THEATRE DE G.VELON.(très gros succès.)
DIM.31.III.16H. THEATRE D'HENRI STUDA.Deux nouvelles Comédies par le groupe.
MERCREDI.20.III. 21 H. CONFERENCE DE MARC DANIEL.
"FLEURS DES JARDINS D'ORIENT !" avec déclamation de TEXTES inédits.

MERCREDI 27.III.21H.... CE QUE VOUS DEVEZ SAVOIR ...
CODE PENAL et HOMOPHILIE.Outrage public.Mineurs.Arrestation,procès-verbal, instruction,police, Correctionnelle...Recours en grâce,amnistie, Casier judiciaire...etc. Défense.Avocats.- PERQUISITION. Lois sur les livres ou les photos...Jurisprudence.... 21 H. 27.III.
réponses aux questions.-

Mercredi 3.AVRIL.21H. Par M.DE SAINT AMONT: Projections et commentaires:
PROMENADE A TRAVERS C A P R I ! ! !
Club ouvert Mercredi 10 et 17.-IV.-
Merc.24.IV.21H.CERCLE D'ETUDES dirigé par F LANGE:LE FETICHISME DU DESIR.

Club ouvert DIM.de PAQUES. -FERME le LUNDI DE PAQUES.
OUVERT LE SAMEDI 20.AVRIL. 17H.20H 30.-
////////////////////////////////

VENDREDI. 5 AVRIL. AU COURS DE LA REUNION (vers 22H.)
LE MOT D' ANDRE BAUDRY : les derniers mois en ARCADIE.